

Le péril musicien

ISBN : 978-2-9559687-7-2
Édition La lampe-tempête,2026
lalampetempete@orange.fr

Altra
Le péril musicien

Édition La lampe-tempête

À propos de l'image en couverture

Quel risque et quel choix donnent au regard humain son intensité, dans la douleur comme dans l'émerveillement ?

La question qui prend forme dans le présent récit se retrouve dans l'œuvre de Poupi von Craft, *Le blues*.

Portrait d'une femme dont les yeux ruissellent de larmes et sont agrandis par deux étoiles...

Pas si brillantes que ça, les deux étoiles...

On dirait qu'elles éclairent le stupéfiant visage...
en lui égratignant le front !

Cependant les lèvres pleines unissent à la perplexité le plus ardent
appétit d'être en vie.

*Quelque chose me manque quand je n'entends pas de musique, et
quand j'en entends le manque est encore plus grand.*

Robert Walser

Le père et plus encore la mère, incarnant dans ce livre la tension entre ferveur et désarroi, ne sont pas identifiables aux parents de la femme qui devient, en écrivant, *Altra*. Quant aux autres personnages du livre et à l'*Ensemble de la Porte Neuve*, ils n'ont d'existence que symbolique.

Brouillard

Rien. On ne voit rien. La mer de brouillard ensevelit la ville et on rêve du soleil régnant sur les hauteurs. Celles du Salève et du Jura, les deux longues montagnes qui limitent l'horizon de Genève, comme deux bras dans une étreinte verrouillant un piège dont seuls quelques oiseaux s'échappent. Tout se passe comme si l'hiver en ville nous enterrait vivante.

Rien. On ne voit rien. Ou rien que du banal, pas si moche que ça d'ailleurs. Des successions d'immeubles entourés d'arbres en manque de feuilles, des villas dans leurs jardins grillagés, aux buissons d'un vert opaque, deux trois hauts cèdres, sapins, cyprès, comme au cimetière. Plus loin se dressent des grues en action, d'un jaune éclatant.

Et qu'est-ce qu'on voit
Dans le tournoiement
Monotone du phare
Qu'on a dans la tête?
Rien que la fatalité qui dévaste
La loi des machines à tuer
Et le cœur qui tombe en ruines

Résiste la mémoire des équipées au-dessus de la grisaille, dans notre enfance, avec nos père et mère, morts depuis longtemps. On remonte avec eux dans la voiture familiale. Une famille de trois personnes et une paire de béquilles. Elles sont posées entre le dos du siège avant et la banquette arrière, à côté de la petite fille.

Dans les virages serrés les béquilles ne tiennent pas en place. Il faut les retenir de tomber. Nous est donc imposée la compagnie d'un vilain échassier, dont les pattes raides ne savent pas garder l'équilibre. Il se venge de sa maladresse en nous empêchant de divaguer dans de plaisantes rêveries. On enrage intérieurement. Mais pas question d'élever la voix pour rouspéter!

Les béquilles appartiennent à une histoire dont on n'a pas le droit de parler. Il faut tout faire pour qu'elles n'aient pas l'air d'exister, même si notre mère ne peut pas, sans elles, se maintenir debout et avancer.

On n'est donc pas de la meilleure humeur dans la voiture qui halète et geint comme une pauvre bête en grim pant au Salève, cette montagne sans rien de remarquable.

Tout change quand on aborde, à mi pente, le passage entre le monde embrouillardé qu'on va quitter et le lumineux monde vers lequel on se dirige. La magie de l'entre-deux mondes glorifié par le givre est si fascinante qu'on en oublie les béquilles.

On avance dans le brillant nuage d'une forêt cristalline.
La brillante parure qui recouvre les branches, les broussailles
Les prairies et jusqu'aux fils de fer barbelés
La brillante parure écrit un conte plus ensorcelant
Que celui de la Reine des Neiges. Car sous nos propres yeux
L'éblouissant palais à l'irrésistible féerie
Brille de réalité.

Cependant la voiture, avec le père au volant, la mère à ses côtés qui ne peut plus conduire et nous à l'arrière, tous les trois muets, suspendus dans l'émerveillement, la voiture enivrée de virages semble à présent ronronner d'extatique énergie en continuant de monter. Et soudain l'envoûtant scintillement est dépassé...

Entre les deux longues îles des montagnes
On voit s'étendre sous le soleil une voile
À l'horizontale. Une nappe d'un blanc
Légèrement ondulant...
Elle semble ne rien offrir
Que le silence : un festin
Dont personne n'est exclu.
On voit au-dessus le bleu tout bleu.
On voit que sous la mer de nuages
La ville est une naufragée et ses habitants
Des disparus des milliers de disparus.
On devient une brindille absente
À ses propres limites et la lumière
Agrandit l'ouverture inconnue.

Brindille en feu on l'a été dans la rencontre amoureuse, où le bouleversant rapprochement de deux montagnes éclipse la mer de brouillard. Au plus stupéfiant de l'union des corps les deux montagnes, le ciel, la terre, ses habitants, ses prodiges naturels et l'histoire entière des humains, en nouvelle création, tout surgit, fusionne, s'illumine de nuit et disparaît. Mort et vie flamboient dans la même vertigineuse vigueur et le même abandon.

Qu'en est-il à présent, dans la grisaille des jours ?
Il semble que le piège en tous lieux se referme
Et que la peur l'avidité la guerre bétonnent
Le brutal horizon humain.
On n'est donc pas seule à battre de l'aile
Et à traîner la patte dans l'apparent confort.
C'est bien loin d'être une consolation.

On dirait que la planète entière a pris un coup de vieux et comme une bête sauvage n'en peut plus de la vermine robotisée qui lui saute dessus et la dévore vivante. Sa beauté déshonorée fait mal à qui n'est pas définitivement adapté aux pouvoirs, fantasmes,

impostures et cyniques inventions de l'intelligence munie d'élytres fiévreuses, de serres artificielles et de grandes pinces à refroidir la conscience, quand il en reste.

Est venu le temps
De la croissante
Perplexité

On tente de remettre en route la mémoire défaillante. On se revoit, petite fille, fascinée par la féerie du givre et puis soulevée... Soulevée hors du brouillard attristant puis ensorceleur... Soulevée plus haut... hors de nous-même... Libérée!

Oh! L'ouverture entre les deux montagnes!

On ne sait plus très bien ce qui se passe après l'éblouissement de l'ouverture. S'efface la voie de la mémoire insoumise et il faut chercher à se rappeler. Il est probable qu'on batifole dans la neige, mais pas trop loin. On doit rester sous les yeux du père et de la mère, obligés de marcher sur la route, à cause des béquilles, et de partager une avancée au ralenti. Nous on peut s'élancer, courir, sauter mais on se lasse vite de zigzaguer ici et là, sans personne à qui jeter des boules de neige. Ni frère ni sœur en perspective, même pas adoptés, puisque les béquilles font la loi dans la vie de famille. Pour toujours, à ce qu'on a pu comprendre, même si rien ne nous est clairement expliqué.

La mère circulerait plus facilement dans un fauteuil roulant, c'est sûr. Mais rien à faire! L'idée d'être bloquée dans la faiblesse et poussée par d'infatigables zélés la rebute farouchement. Que sa marche si pénible sape le moral de sa fille unique, en contrariant les promeneurs qui cherchent à oublier sur les hauteurs les navrants dessous du brouillard, ça lui est égal ou quoi?

On en vient à désirer le retour en ville, où il y a du monde, du mouvement, de l'action, au moins sur écran. Les béquilles ont eu le seul avantage d'avoir fait entrer la TV chez nous. Auparavant elle était mal vue, comme une perfide, vaguement criminelle, et on n'y avait pas droit. Mais même si on redescend trop tard pour un programme rigolo ou des dessins animés, on pourra au moins ouvrir, dans notre chambre, la vieille valise où on garde nos déguisements de fée, de sorcière, de martienne, de clown et les masques qui nous transforment en loup, en tigresse, en papillon. On est même ragaillardie d'avoir à reprendre, dès le lendemain, le chemin de l'école. On s'y sentira moins désœuvrée que sur cette longue montagne au sommet tout plat, inadaptée aux sports d'hiver. On ne s'ennuiera pas au rythme des parents malchanceux, en laborieuse promenade. On n'aura pas l'air d'une esseulée, à l'écart des jeux qui font rire, crier, se défouler. On ne remâchera pas notre découragement dans l'aveuglante blancheur, où le soleil nous grille la tête et la neige molle nous glace les pieds.

Quand le père, plus tard, remet en marche la voiture et qu'on se retrouve à l'arrière, en compagnie des béquilles, pourquoi ce serrement de cœur?

On devrait se réjouir
de quitter le ciel
dont le bleu

S'assombrit mais déjà
Nous manquent
Les étoiles

Pas encore lumineuses
Et que le brouillard
annulera

Se retrouvant sous la couche opaque, ces dimanches de montée au ciel clair avec père et mère, on ne peut s'empêcher d'associer l'assombrissement à la présence des béquilles. Mais contrairement au phénomène climatique dont on nous a donné l'explication, la question béquilles se heurte à un obstacle infranchissable. Lequel ? Pourquoi ? On a seulement appris que la mère, avant le désastre, était une musicienne. Elle jouait du violon. Mais pas question de parler musique et moins encore des circonstances qui l'ont privée de son instrument. Il semble qu'on n'ait pas le droit de savoir. On est trop petite.

Ainsi grandit le désir de grandir.
Quand on sera grande la vérité
Sera dite et on verra plus clair.

La mère n'impose le silence qu'au sujet des béquilles, signifiant la mort, pour elle, de la musique. Elle ne parle volontiers que du temps lointain d'avant le désastre. À commencer par son enfance à la ferme et par la connivence avec Anaïs, l'amie qui habite une somptueuse demeure à l'écart du village mais n'aime rien tant que la maison paysanne avec ses bêtes, ses odeurs intenses, ses prés et vergers où courir à perdre haleine. On comprend que les deux complices, allant saluer après l'école les vaches, la bonne vieille jument, les lapins, poules et dindons, le chien de berger, le mouton noir, se plaisent avant tout à quitter le monde sans chaleur animale et sans joueuse invention. Pour échapper à l'emprise des évidences et banalités pratiques elles grimpent sur les machines agricoles au repos dans la remise. Les voilà à bord de fusées dévorant l'espace, de sous-marins aux prises avec de ténébreuses créatures des abysses ou de propulseurs abolissant les lois du temps. Quand la fiction les lasse, les inséparables sont libres de réellement partir à l'aventure, à condition de respecter les champs cultivés et de revenir à l'heure pour les devoirs. Parfois elles sont obligées d'emmener Bernard, le petit frère, de quatre ans plus jeune

qu'elles. Il s'agit alors de lui rendre la ballade insupportable, pour qu'il perde enfin et à jamais l'envie de leur infliger sa présence.

Les deux amies l'appellent Bernard-la-mite
Qui sera bien puni de faire des trous
Dans la vie des filles.

- *Tu ne te doutes pas encore, p'tite mite, qu'une sorcière est à l'affût derrière la baie pleine d'épines... mais tu vas voir ce qu'il en coûte d'être un gêneur...*
- *As-tu entendu parler du monstre couvert de boue qui attire les petits garçons au fond de l'étang qui pue ?*
- *Et des fantômes en quête de chair fraîche où s'infiltrer pour reprendre leur nuisible existence ?*
- *Tu ne vas pas tarder à savoir que des nuées de serpents volants peuvent noircir le ciel en un instant... Il suffit d'une formule magique...*
- *Nous deux on la connaît, on la connaît...*
- *Et si le p'tit Bernard-la-mite s'avise de se plaindre des filles, gare à lui !*

Le malheureux gosse, tout tremblant, leur fiche la paix pendant quelques jours. Il s'applique à jouer tout seul. Mais il s'ennuie vite des affreuses divagations des deux filles. Les troublantes histoires, le risque, la peur lui manquent. Il se plaint de son isolement à qui de droit et le voilà de nouveau confié à ses persécutrices, qui d'ailleurs aiment bien embrasser ses bonnes joues roses, les deux bluets de ses yeux naïfs et ses boucles de doux blondinet.

Quand la mère nous raconte tout ça, on est troublée... Car on se met à la place du p'tit frère. On éprouve ses désirs. On partage ses transes. Le pauvre... Notre mère, enfant, n'avait donc aucune pitié? De la cruelle angoisse, elle s'en amusait? Bernard-la-mite a beau être devenu notre oncle Bernard, le solide paysan, nouveau maître à la ferme, on en vient à se demander si les béquilles... Si les béquilles n'ont pas quelque chose à voir avec la malice de la grande sœur... Si les béquilles ne questionnent pas la farouche volonté de n'en faire qu'à sa tête... et tant pis pour le p'tit!

Sous-bois

Les dimanches de printemps on va souvent à la ferme aux deux logis, l'un pour les grands-parents et l'autre pour l'oncle Bernard avec sa famille. Après le rôti ou le poulet de midi et le dessert de petits fruits, on adore rester couchée pendant des heures sur le vieux canapé de la grand-mère, à vadrouiller dans l'excitation des images-choc d'une pile de *Paris-Match*. Leur actualité dépassée demeure passionnante pour la fille titillée de curiosité, dont les parents n'ont aucun goût pour ce genre de magazines. On ne peut s'y plonger qu'à la campagne, où s'en débarrasse une cousine de notre mère, patronne d'un salon de coiffure en ville. Ses clientes les ont tant feuilletés qu'ils ne sont plus ni présentables ni porteurs de révélations, mais qu'importe! Pour nous c'est un troublant trésor. À chaque page on découvre l'univers qui n'est pas le nôtre. On reste baba devant les champions de la fête et du pouvoir, les têtes couronnées et les héros du sport, les acteurs et chanteurs à la mode, les stars voluptueuses et divas en robes du soir. On est aux anges face aux richesses, à la pompe, aux illuminations du grand monde. Son autre face nous captive aussi.

On a plaisir à s'alarmer des noirceurs.

On raffole de l'aversion qui nous saisit.

Le spectacle des horreurs nous hypnotise.

Rien de commun avec le projet du père, qui demande ou plutôt ordonne qu'on l'accompagne dans les bois. Il pense trouver, en cherchant bien, quelques sabots de Vénus. Qu'est-ce qu'on s'en fiche de ces uniques et rares orchidées d'Europe! On n'aura même pas la satisfaction d'en cueillir une seule, au cas où on en dénicherait sur un tapis de feuilles mortes. Défense de nuire à leur incertaine existence, en risque d'extinction! Bien entendu il faudra

quitter les sentiers et avancer dans le sous-bois en écartant des branches griffues. Le pire, c'est les toiles d'araignée déchirées en passant. On ne les voit pas mais on sent leurs fils qui collent. Pouah! Et si l'araignée restait prise dans nos cheveux? Si elle nous courait sur le front, le nez, la joue et nous tombait dans le cou?

À peine on met le nez dehors que le vent nous saute à la figure. On n'a pas eu le choix. On n'est pas assez grande pour refuser la loi des père et mère. Ils ont pour eux toutes les bonnes raisons d'exiger des efforts, de nous envoyer prendre l'air et de vanter l'école de la nature, comme dit le père, même s'il est ingénieur et non pas spécialiste en sciences naturelles. En route!

La mère voudrait bien nous accompagner, mais avec ses béquilles, suite au drame dont il est interdit de parler, c'est impossible. Le père n'entend pas gagner en voiture la forêt proche du grand pays de *Paris-Match*. Il va falloir marcher. On maudit le printemps aux belles éclaircies et surtout le vent glacial comme en hiver, qui nous flanque des gifles. Ça ne s'arrange même pas dans le sous-bois. Les feuillages d'un vert tendre sont trop fluets pour que branches et rameaux puissent nous protéger des rafales. Les arbres gémissent d'être secoués dans les hauteurs : on dirait des géants pris au piège dans les noires épaisseurs du sol. On les entend grincer des dents quand leurs longs bras s'entrechoquent. Pas de quoi nous tirer de notre croissante déprime.

Soudain le père, qui nous devance de quelques pas, se retourne, un doigt sur les lèvres. Il nous fait signe d'approcher doucement, très doucement. Que se passe-t-il? On retient notre souffle. On pose avec précaution un pied, puis l'autre.

D'abord on ne voit rien. Il doit bien y avoir quelque chose à découvrir puisque le père s'est agenouillé derrière une sorte de tumulus vert... À son sommet des herbes et des graminées s'agitent comme un rideau un peu fou que le père visiblement

cherche à ne pas dépasser de la tête. Qu'est-ce qu'il regarde, qu'on brûle d'apercevoir? Car le visage du père est comme éclairé du dedans par la réalité qu'il contemple. On le dirait perdu dans une intensité sans pareille. Encore un pas. Deux pas. Alors on se fait toute petite et on ne bouge plus...

On est entrée
Dans la ferveur
Sans paroles
Et toute séparation
Disparaît sur la terre
Où s'entend le silence
Ami du vent

Père et fille restent comme en suspens dans l'inattendu, bouleversés par la présence d'une renarde étendue sur la mousse comme une reine à longue queue rousse, blanche au bout. Elle s'abandonne au plaisir d'être en paix dans le sous-bois. Son fin museau et ses oreilles pointues continuent d'assumer leur mission mais son corps alangui est délivré pour un moment des tensions de la crainte, de la vigilance, de la ruse. Non loin d'elle quatre petits renardeaux tourneboulent, se poursuivent, se mordillent, sautillent à qui mieux mieux. On devine le terrier, dissimulé entre les racines d'un hêtre. Son dôme printanier laisse danser ombre et soleil sur une clairière entourée de broussailles, de rochers épars et du tumulus aux herbes folles, remuées par le vent.

Le même vent qui nous souffle en pleine figure. Le vent qui a chassé le bruit des pas et l'odeur des intrus. Tout se passe comme si la surprise de la vision provenait à la fois des bourrasques sans repos, de la présence du tumulus naturel, qui fait écran, et de la progression du père et de la petite fille à la recherche de la beauté rare, en forme de fleur. Ainsi est offert, dans l'ombreux sous-bois

qui de tous côtés limite l'horizon, non pas la trouvaille espérée mais le don imprévisible de voir en restant inaperçus. Cette étrange réunion de circonstances, que ni père ni fille ne maîtrisent, anime une rencontre à l'envergure toute autre que la domination des bêtes à fusils ou prodigieux discours, plans et profits.

On ne se souvient pas, tant d'années plus tard, si on a trouvé ou non, ce même jour, la fleur qu'il aurait été nuisible de cueillir pour s'en approprier la rareté. Toujours est-il que la quête des sabots de Vénus, si contrariante pour notre passion des images choc de *Paris-Match*, nous a menée jusqu'à l'autre monde : celui où l'animal sauvage à la rousse fourrure n'a pas eu peur de laisser jouer librement, sous nos yeux d'invisibles, ses quatre petites créatures à la vigueur espiègle.

Est-ce que la renarde a fini par ramener ses petits dans le terrier? Est-ce qu'il était temps pour nous de rentrer à la ferme, où la grand-mère avait promis un gâteau pour le goûter? On ne s'en souvient pas non plus.

On a dû partir sans un mot
N'ayant nulle envie de commenter
La simplicité des faits, si chargés de sens
À découvrir.

Au retour on ne pense plus aux toiles d'araignées et le vent qui nous décoiffe n'est plus l'ennemi. Le père silencieux ne nous semble plus aussi distant. Est-ce qu'on pressent ce qui l'habite et demeurera toujours insaisissable? Difficile, pour lui, d'accorder la maîtrise rationnelle, qu'il vénère, et l'insondable échappée, qui le captive. Ce silence ouvert n'est pas mort. Le père et la mère, la ferme des grands-parents et de l'oncle Bernard avec sa famille, la maison d'enfance en ville, tout a disparu, mais pas le *on* qui réunit, pas le silence étrange du répit, pas la musique de la nuit.

On se souvient donc, à présent, de la mère
La musicienne restée à l'intérieur avec ses béquilles
Et la muette pesanteur de l'insurmontable effondrement.

On déboule dans la cuisine. On se sent amplifiée à en craquer par ce qu'on vient de voir et d'éprouver. La grand-mère, affairée devant la cuisinière où va bouillir l'eau pour le thé, ne pose pas de question. La mère, déjà assise à table et songeuse, non plus. Or devant la mère, on ne peut pas garder le silence. On doit raconter. On doit partager la rencontre imprévue, stupéfiante, captivante au fond du sous-bois. Elle aussi doit la vivre. Mais comment? Impossible sans raviver la torture de son immobilisation forcée, suite à la calamité dont elle refuse de parler. Au meurtre de la musique. Personne ne peut y faire allusion sans éveiller en elle, dissimulée ou non, une rage qui parfois la défigure au point de l'enlaidir à faire peur. Et on irait lui vanter la renarde qui a le loisir de rester paisiblement étendue, tant elle est sûre de son agilité s'il lui faut bondir à la rescousse des renardeaux? On décrirait à grand renfort d'émouvante allégresse les quatre petites bêtes turbulentes, alors que notre mère ne peut plus gambader dans les bois avec sa fille unique? On s'enchanterait de notre jubilant discours, sans égard pour le révoltant désastre qu'il raviverait?

On s'est assise face à la mère. On est troublée. Parler? Nous taire? Où est le bien? Le mal? Sous nos yeux le gâteau rond comme une lune rousse et pleine, d'où émane un savoureux parfum, nous intime de choisir, sans savoir ce qui est juste ou pas.

Alors soudain on se lance, perdue d'angoisse, dans le récit dont on ne peut pas fuir la nécessité. Elle est aussi insaisissable que le vent glacial qui maintenant nous transperce intérieurement, en visant l'incurable tourment de notre mère. La violoniste au corps disloqué, à la carrière brisée. Mais par qui? Comment? On sait seulement que notre mère est restée longtemps dans le coma, et qu'on a été hébergée plusieurs semaines à la ferme.

La mère ne dit rien. C'est la grand-mère qui va prendre la parole, quand notre récit quitte le sous-bois, les bourrasques, la surprenante vision et rejoint la bonne chaleur de la cuisine. Un étrange silence prolonge le ruissellement des mots. Comme si tout cascadaît à la fin dans un ailleurs... Un précipice? Un envol? On ne sait pas. La grand-mère qui a horreur des brumeux vertiges essaie de ramener son monde au sùr et certain :

– Bien jolis, ces renards, mais quelle calamité! C'est vrai qu'ils débarrassent les champs des rongeurs, mais on doit bâtir les poulaillers comme des forteresses si on veut que nos malheureuses volailles échappent à leurs ruses! Vous connaissez Louise la mollassonne? Elle est tellement enflée de bêtise qu'elle a compté sur son fainéant de mari pour consolider son poulailler. Un mari plus doué pour la parlote avinée au café que pour l'efficacité pratique. Résultat : les visites de pillards aux dents longues se sont multipliées. Est-ce que le mari a cherché à consolider la baraque où les poules risquaient le massacre toutes les nuits? Bien sûr que non! Il a eu la brillante idée, pour ne pas se fatiguer avec planches, outils, treillis et clous, d'installer un vieux piège de trappeur, mangé de rouille, plus cruel qu'un franc coup de fusil, à proximité du poulailler, bien caché sous un buisson. Que ça soit interdit par la loi, il s'en fichait comme de sa Louise et du village entier. On a quand même fini par le savoir. Le vantard n'a pas pu s'empêcher de brandir au nez de ses complices en beuverie un moignon de patte à la fourrure toute collée de sang. Ça devait être une renarde qui s'était laissée prendre, une renarde avec des petits à nourrir, qui l'attendaient au fond du terrier. J'ai peine à croire qu'un mâle, coincé dans la mâchoire de fer, ait déployé une audace pareillement frénétique pour se ronger la patte jusqu'à briser l'os et vaciller, à l'agonie, vers les bois... Un rapace l'aura achevée... La pauvre bête!

La mère saisit des deux mains le bord de la table et se dresse brusquement, au risque de s'effondrer. Ses béquilles tombent avec fracas. Son visage est livide. Ses yeux lancent des aiguilles bleues. Sa voix est dure à la fois et essoufflée comme si elle avait dû grimper sur une montagne invisible dont l'ombre fait obstacle au partage de la lumière. Elle s'indigne :

– Tais-toi, Maman, tais-toi s'il te plaît, tais-toi! Tu as écouté ta petite-fille et on dirait que tu ne l'as pas entendue! Elle parle d'une réalité vécue comme dans un rêve grâce à un animal aussi fort en ruse que l'engeance humaine, mais qui ne perd pas sa noblesse, lui, et ne se plaît pas à semer des mots qui tuent le désir de vivre!

La grand-mère, interloquée, bougonne. Le père aide la mère à se rasseoir. Il nous sourit. On est délivrée d'un grand poids. On a bien fait de parler, finalement, même si un début d'orage a été déclenché. On dirait que la secousse a ranimé la mère... Pour une fois elle ne se pare pas d'un vague sourire pour dissimuler son drame. Elle a osé crier et maintenant elle sourit vraiment. Elle a même un mot gentil pour la grand-mère, sans allusion à ses impitoyables certitudes, pleines de bon sens.

La paix étant revenue, on va enfin pouvoir manger le gâteau, un délice aux poires moelleusement gonflées de sucre caramélisé. Il est temps, pour la grand-mère, d'entrer en double action avec le grand couteau et la pelle à tarte, chacun chacune tendant à son tour son assiette.

Arrive le grand-père. En vieux colosse il parle fort et déplace beaucoup d'air. Pas question qu'il s'assoie pour manger des douceurs et boire du thé. Il est d'ailleurs accompagné par un petit homme replet dans la cinquantaine, qui vient négocier un chargement de pots de miel pour son magasin. Le grand-père fait les présentations. Quelques banalités s'échangent. Puis ces Messieurs du commerce à l'ancienne mode repartent pour un lieu plus approprié à leur joviale discussion d'affaires : la cave.

Depuis que le grand-père a laissé les terres et la moitié de l'habitation à son fils, il ne s'occupe plus que de son rucher à l'orée des bois. L'imposant maître à la voix autoritaire est devenu l'ardent ami de la collectivité travailleuse. Les abeilles se posent sur ses bras nus, aux gestes patients, et aucune ne le pique.

Vagues

Est-ce le soulèvement, la clameur, le chaos des vagues qui a raconté l'histoire de la mère? Ou est-ce que le père, ce jour-là, marchant avec sa fille de douze ans le long du lac déchaîné, a reçu de plein fouet leur parole indomptée et compris qu'il était temps de ne plus se taire? Toujours est-il qu'enfin s'est révélée, entre les vagues et trois humains durement éprouvés, dont la mère absente, la tragédie. Enfin a pu être montrée la faille dont il était jusqu'alors interdit de parler, même si on en devinait la cruauté. Enfin a commencé à se dérouler le récit des événements. Leur prélude se confond aujourd'hui encore avec les vagues labourées par les turbulences du ciel aux nuages tourmentés, entre lesquels s'ouvriraient de rares déchirures limpides, aussitôt refermées.

Cette histoire n'a pas de fin. Quand la bise glaciale à nouveau souffle en furie sur la ville, on se sent appelée au bord du lac, pour être à nouveau remuée par les mots du père dans le fracas des flots. Peu importe que tant de choses aient changé au cours de tant d'années. Que tant d'êtres aient disparu. Qu'on soit à notre tour en voie d'éclipse. Grâce aux vagues on revit tout. Dedans et dehors le miroir du lac à nouveau se brise. Les flots verts, gris, blanchis d'écumants soubresauts nous remplissent à nouveau de leur tumulte. L'eau s'élanche dans un débordement, un orage, un torrent. Elle ruisselle jusque sur le quai, dispersant dans l'air et la pensée une poussière d'eau quasi maritime, à la senteur forte. On a le souffle coupé par la rudesse des rafales. On ne voit pas loin mais on respire les profondeurs et on ressent leur obscurité. La brume liquide estompe et fait presque disparaître l'autre rive. Elle la transforme en contrée jamais vue.

De là-bas vient la mère.

Est-ce qu'on la retrouvera ? Avec ses béquilles ? Ou enfin libre ? Un vivant sourire éclairant son visage ? Ou maquillée par des discours plus habiles qu'un professionnel de la mort ?

Pour essayer de le découvrir on rentre. On rejoint l'immobilité. Les vagues nous poursuivent à l'intérieur de la maison, entre les mots, à la recherche de l'inconnue, notre mère. On est emportée sans bouger. Sans varier de position. Sans lever la tête. Peut-être même sans respirer tellement plus réellement que la statue en pierre de la femme debout, offerte au vent, sur le quai. Avec elle, qui se tient nue à distance et pourrait bien être la présence dont le regard indéchiffrable nous interroge, on partage la solitude humaine dans le désir et l'angoisse de l'éclaircissement.

Notre future mère naît dans un village de paysans et vigneron, aux fermes cossues. Deux clochers et une grille ouvragée, d'une imposante élégance, vont marquer son enfance : le petit clocher de l'école, le clocher trapu du temple, de rite calviniste, et la grille de la Maison de Maître. Ainsi sont nommées dans la campagne genevoise les belles demeures, le plus souvent du dix-huitième, que les familles patriciennes se sont fait construire pour y passer l'été. À l'époque de la mère, deux siècles plus tard, la Maison de Maître est habitée toute l'année. Entourée de hauts arbres à la vaste envergure qui la distinguent des vignes, des champs, des fermes d'alentour, elle jouit d'une vue splendide sur le lac au loin et sur le Mont-Blanc dans toute sa majesté. Elle a été achetée par un Arménien fortuné, antiquaire et collectionneur d'objets précieux. Son épouse, une journaliste de mode, s'ennuie à la campagne mais apprécie la proximité d'un aéroport international. Le couple a deux fils aînés, des jumeaux, en pension ailleurs pour leurs études, et Anaïs, la fille du même âge que notre mère.

D'une année à l'autre les deux amies se retrouvent dans la même classe et restent inséparables après l'école. C'est ainsi qu'Anaïs fait connaissance avec la vie paysanne et plus encore avec

la nature. Sa passion pour la nature devient si ardente qu'elle finit par éteindre tout le reste. Son milieu, son cadre, son éducation de privilégiée lui pèsent comme un déguisement, dont on l'habille pour jouer un rôle dont elle ne veut pas. Dès l'adolescence elle n'accepte plus de faire bonne figure au salon, ni de suivre sa famille en villégiature dans les endroits chics. À vingt ans, une rencontre la remue de fond en comble et c'est le coup de foudre!

Un Indien canadien, qui l'a entraînée sur un kayak à deux places au fil du Rhône, où le courant est fort, lui raconte son histoire. Tout enfant il a été enlevé à son peuple autochtone pour être éduqué dans un pensionnat religieux, selon les normes de la culture dominante et la politique d'assimilation forcée. Il n'a jamais rien su de précis quant à son origine, à son lieu de naissance, à ses parents. On lui a répété, d'un ton supérieurement irrité, qu'ils étaient des *sauvages* et des *païens*. Loin de l'écraser définitivement, ces mots du grand mépris l'ont secrètement travaillé, creusant en lui comme une caverne obscure où résonnait l'appel d'une autre vie... dont il ne percevait que l'absence et le manque mais qu'il chérissait. Or Anaïs, à l'entendre, prend soudainement conscience d'être elle aussi en exil, à la recherche d'une identité autre, un peu sauvage et païenne, en tous cas rebelle au dressage ordinaire comme au culte des dominations de caste.

Déjà palpitent à la descente du fleuve
Les vagues animées par les pagaies
Rythmant une visée inconnue

Le nouvel ami, à force d'endurance à l'étude, a pu aborder différents savoirs, et pas uniquement gober les sermons prêchant l'humilité. Il est un des rares autochtones canadiens à avoir accédé à l'enseignement supérieur. Venu à Genève dans l'idée d'étudier les sciences humaines dans la ville de Rousseau, pour qui *l'homme*

est né bon, la société le corrompt, il a vite compris que la voie académique n'allait pas lui permettre d'y voir clair, ni même de nourrir sa perplexité. Moins encore de se découvrir dans sa nature première, bonne ou non. Ce qu'il lui faut de réellement décisif, ce n'est pas la connaissance par l'analyse et le discours, mais le risque de l'expérience vécue. Il s'apprête donc à partir à la recherche de ses racines indiennes, dans la région du Labrador, pour le peu qu'il croit en savoir. Pas de piste sûre. Il lui faudra se fier à l'incertitude, à la déroute et aux seules promesses de l'imprévu.

– *Et moi je suis la femme imprévue. Je pars avec toi.*

Anaïs touchée en plein cœur se donne corps et âme au vertige de la rencontre. Elle tourne le dos à sa famille, à ses études, à la prospérité assurée et même à l'attachement pour sa chère amie d'enfance et de jeunesse. C'est à peine si elle lui confie son projet. Elle n'a pas l'intention de lui présenter l'homme qui l'a conquise par sa quête des origines. Elle la juge trop protégée, trop déplorablement compromise avec les raffinements.

Est-ce le cas ?

La mère enfant a découvert côté Maison de Maître un univers aux antipodes du sien. Elle est d'abord naïvement éblouie par les dorures partout. Elle n'a jamais vu de si grands lustres, grands tapis, grands tableaux et miroirs aux cadres ornementés dans de vastes pièces richement meublées. Les hautes fenêtres aux somptueux rideaux l'impressionnent. Pourtant elle comprend vite que son amie, dans cette luxueuse grandeur, puisse s'ennuyer. Elle préfère elle aussi s'évader à l'air libre.

Tout change quand l'inattendu
Fait grincer le grand faste
Avec deux maladroits violons

Les parents d'Anaïs sont persuadés que leur supériorité ne saurait souffrir d'exception. Leur fille à son tour parviendra à l'excellence. Pas de raison de la contraindre. Sauf sur un point : le violon. Son père exige qu'elle étudie le violon. Sa grand-mère arménienne, avant de disparaître en 1915, massacrée avec les autres membres de la famille en Turquie, était une violoniste de talent. Le père, seul survivant, nourrit une idée fixe : rendre hommage à la défunte en faisant de sa fille une violoniste aussi. Or ce devoir de transmission n'est pas du tout facile à imposer. Anaïs résiste. Le père menace. Anaïs geint. Le père rugit. Anaïs claque la porte. Le père envoie un domestique à ses trousses. La voilà bouclée dans sa chambre. Au bout de trois semaines de violent conflit Anaïs épuisée est d'accord de parlementer. Elle ne dit pas qu'elle a longuement discuté de la question avec son amie de la ferme, ravie à la perspective de mieux comprendre, si les siens y consentent, les étranges façons de vivre à la Maison de Maître. Anaïs dit seulement qu'elle a bien réfléchi et que oui, c'est entendu, elle étudiera le violon. Mais à une condition : qu'elle ne soit pas toute seule à s'inscrire au Conservatoire, seule à être conduite en ville par le chauffeur deux fois par semaine et seule à s'exercer. Si son amie de la ferme peut étudier avec elle, alors tout ira bien, c'est promis, elle se donnera la peine qu'il faudra.

Le père arménien, les nerfs à vif, n'a nulle envie de reprendre la querelle. Si ces gens de la ferme ne s'opposent pas à ce que leur fille étudie le violon avec Anaïs, tous frais payés bien entendu, et si la petite fille veut bien faire ce plaisir à son amie, alors les âmes en deuil retrouveront la paix. Sa propre mère n'aura pas été suppliciée en vain en 1915. La musique au moins survivra.

Est-ce qu'elle survivra ?
C'est la question le cœur
Du récit aux deux béquilles
Dont on attend le pourquoi

À ce moment la clameur des vagues diminue d'intensité. On s'éloigne du lac et d'autres bruits prennent la relève. Ceux du trafic dans la rue des Eaux-Vives, où on s'engage. Bientôt les vagues ne parlent plus du tout. Le père qui racontait l'apparition du violon dans l'enfance de notre mère se hâte à nos côtés mais ne dit plus rien. Et la suite? Est-ce qu'on va entendre la suite?

– *Allons nous réchauffer. Une tasse de chocolat bien mousseux, ça te dirait?*

On entre dans un grand café. Le contraste de température est tel que le père doit essayer ses lunettes pour y voir clair, trouver le porte-manteaux et choisir une table. Pas encore d'interdiction du tabac, la fumée règne. Et quel bruit! Conversations, éclats de voix, explosions de rires ou pétilllements moqueurs, interjections des serveuses et serveurs, cliquetis de monnaie, tintements de verres, d'assiettes, de petites cuillères, froissements de journaux dépliés, repliés, sonneries du téléphone mural, battement de la porte de l'office, vague bruit de fond d'un air de danse... C'est l'heure de l'apéritif et il y a surtout des Messieurs, sortis des bureaux, qui ont besoin de se démener comme des gosses à la récréation, mais en paroles. Les quelques dames sont moins explosives. Quant aux enfants il n'y en a pas d'autre que nous, avec notre timidité de douze ans. On attend que notre père, s'étant libéré de la froidure en savourant quelques gorgées d'on ne sait quel alcool couleur d'ambre, progresse dans l'histoire de la mère, où le violon a fait son apparition. Enfin le récit reprend. Dans le brouhaha général il nous faut tendre l'oreille.

Il est question de la visite du riche Arménien, père d'Anaïs, à nos grands-parents de la ferme. Il nous paraît bien extraordinaire qu'ils acceptent sa proposition. Et pourtant, malgré de nombreuses réticences, vu la méfiance campagnarde, calviniste et démocratique pour les caprices des riches, ça finit par se décider, comme le propriétaire de la Maison de Maître le désire.

Il ne s'agit pas du tout de s'incliner, précise notre père, et on le croit volontiers, connaissant le patriarche paysan dont dépend la décision. Il n'est pas homme à s'en laisser imposer par la richesse ou du moins par ses raffinements, symbolisés par le violon. Mais il aime sa fille et ne veut pas qu'elle puisse lui reprocher plus tard une injustice quant à ses chances pour l'avenir. Les grands-parents n'ont de réelle fortune que leurs terres à blé, à vignes, à pâtures et vergers. Or la terre sera l'héritage indivisible du futur fermier qui reprendra l'exploitation : notre oncle Bernard. Il montre un goût certain pour le métier de paysan, ce qui n'est pas le cas de notre future mère. Elle aura droit à la modeste épargne bancaire, et rien de plus. Ses parents estiment avec raison que sa facilité à l'école et son caractère imaginaire la dirigeront vers un métier citadin. Elle a tout à gagner du privilège d'étudier le violon en même temps que son amie, puisque l'occasion s'en présente sans qu'il en coûte rien et qu'elle en a envie. Le Conservatoire de Musique va sans doute introduire la fille de la campagne à des relations nouvelles, en ville. D'intéressantes opportunités et un bon mariage pourraient s'ensuivre, n'est-ce pas ? L'idée de l'utilité l'emporte. Le patriarche dit oui et remercie gravement, sans excès. Le riche Arménien lui serre chaleureusement la main, soulagé d'être parvenu à l'accord qui sauve l'étude du violon multiplié par deux, comme sa fille l'a exigé pour s'y appliquer avec persévérance, promis, juré.

Un mélange de contentement et d'embarras, de gratitude et de scepticisme, de fierté et d'appréhension occupe les esprits troublés par la soumission de l'étranger si distingué à une lubie de gamine trop gâtée. Notre grand-mère, sans l'avouer, se demande si les excentriques faveurs de la Maison de Maître ne vont pas nuire aux simples devoirs et aux affections sous le toit de la ferme.

Ainsi les deux violons commencent-ils à écorcher le silence, à crisser, à miauler... Un jour une harmonie s'échappe... La musique balbutie avec plus de ferveur... On dirait un vibrant appel... et les cœurs s'étonnent d'en être agrandis...

Ville

Place Neuve

Lieu central dans la ville
Et dans l'histoire de la femme
Notre mère qui fut musicienne
Puis ombre à deux béquilles

Place Neuve

C'est là qu'est née dans sa vie
La lumière de la musique
Et là qu'elle a été enténébrée
Par l'arrogance enchaînant
Désastre sur désastre

Place Neuve

Où pourtant chevauche vaillamment
Sur son socle un homme de bronze
Qui a su dépasser en son temps
Le désastre des religions ennemies
Et des tueries guerrières
Pour devenir le pacificateur du pays

Neuve toujours cette place à l'ancienne
Où il semble que la paix
Soit possible

La Place Neuve est l'endroit où notre mère, en compagnie de son amie Anaïs, est déposée devant le Conservatoire puis récupérée deux fois par semaine par le chauffeur de la Maison de Maître : Bob. Afro-Américain né à Chicago, il a débarqué sur les plages de Normandie. Ayant échappé à l'hécatombe il s'est débrouillé pour se faire oublier et rester en France. Même si le

pays était en ruines, le racisme y pesait moins désespérément, surtout envers les Noirs d'outre-Atlantique ayant combattu en libérateurs. Plus tard Bob a épousé la fille du garagiste chez lequel il avait trouvé du travail. Bob ne sait pas grand-chose de la musique classique. Par contre il initie les deux filles à la culture américaine, désormais à la mode en Europe. Elles fredonnent avec lui des airs nouveaux et les rythment en battant des mains.

De notre côté se continue le récit entendu par la voix du père, d'abord dans la sauvagerie des vagues sous la folle étreinte de la bise, puis dans le brouhaha du grand café, sur une avenue à la bruyante circulation. C'est en silence maintenant qu'on s'accorde à une autre musique encore : le chœur intime de la conscience. Il fait parler tous les êtres à béquilles, à béquilles visibles ou pas. Dans un monde acharné à ne croire qu'à la puissance et forcé de s'aveugler, ce récit devient notre propre béquille pour claudiquer librement vers la disparition, en étant dépassée par une phrase après l'autre, on ne sait avec précision dans quel but.

Revenons-en à notre grand-mère de la campagne, toute fière mais angoissée par l'ascension de sa fille, sous l'aile en or de la Maison de Maître. Est-ce que la Grande Musique, comme l'appelle le riche Arménien dont la voix distinguée laisse entendre les majuscules, est-ce que la Grande Musique ne va pas tourner la tête de la petite? Au risque de la séparer des siens? Le patron de la ferme, notre grand-père, ne veut pas s'avouer ses doutes. Il dit :

– Tout ira bien, tu verras. Sa tête est une bonne tête. Pas celle d'une monteuse de cou. Et puis tu seras bien contente quand ta fille pourra te jouer la Valse des Patineurs, que tu aimes tant.

– La Valse des Patineurs jouée par un seul violon, ou même deux, je n'ai pas l'impression que ça va m'enchanter. Et toi non plus. Tu crois vraiment qu'en faire une musicienne pourra l'aider, plus tard, à gagner sa vie? On ne voudrait pas d'une bohémienne, tout de même.

– Tu prends le Conservatoire pour un cirque, ou quoi? Et puis rien ne presse. Elle n’a pas encore dix ans. On avisera. On a des années pour voir venir.

Notre mère n’est pas devenue snob, non, mais ses goûts ont changé. Notre grand-mère n’avait pas tort de s’inquiéter d’une inévitable distance. Elle augmente entre les deux mondes, celui de la ferme, celui de la ville. L’un paraît tellement supérieur à l’autre, tellement plus cultivé, tellement plus ouvert sur le monde, le monde moderne, le monde entier.

Peu à peu la ferme rétrécit sous le regard de notre mère. Non sans dépit elle juge sa famille limitée par les tâches matérielles, rudes, répétitives, salissantes, et par la constante domination de l’esprit pratique. La cuisine surtout, qui fait salle commune, où on mange face au fourneau et à l’évier, en écoutant la radio, lui paraît manquer de dignité, même avec son imposant buffet. Les parents rechignent à la dépense. Pourtant leurs enfants bien soignés portent des vêtements de bonne qualité, des chaussures confortables. Notre mère déplore ce qui auparavant ne la dérangeait pas : ses parents détestent le superflu. Pas de bibelots. Pas d’ornements. Rien dans leur intérieur n’est de mauvais goût, car rien n’est insolite ni troublant. Le mobilier se réduit à l’indispensable et solide, sans inutile agrément.

Pas de domestiques en habit chez eux, bien entendu, mais des valets de ferme, traités comme des frères mineurs dans un monastère laïque. Notre mère est sensible à cette qualité de l’accueil dans la cuisine, où pèse sur tout le monde l’autorité du patron-patriarche, mais non pas la séparation de classe.

Comme si la communauté des mains souillées
Une fois brossées vigoureusement sous le robinet
Restituait autour de la grande table une égalité rare
Née de l’énergie laborieuse et de l’estime réciproque
Dont la maîtresse de maison n’est pas exclue.

Anaïs est à la fête quand on l'invite à s'asseoir sur un des bancs à côté de son amie et du petit Bernard, face aux grands gaillards taiseux ou dont on comprend mal le peu de paroles mêlées de patois franc-comtois, de suisse-allemand ou d'italien. Ils font du bruit en mangeant la soupe et n'ont jamais appris comment poser correctement les couverts à la fin du repas, une des bonnes manières qu'il faut pratiquer chez Anaïs pour être jugé digne d'être réinvité. L'important pour les travailleurs à la ferme est de se resservir dans la corbeille à pain et de longuement saucer le jus de rôti ou la béchamel du gratin ou les vinaigrettes et mayonnaises des salades estivales. Quand la dernière parcelle de nourriture a disparu, ils brandissent d'une main fourchette et couteau, pour tendre de l'autre l'assiette astiquée au pain, en prononçant l'une ou l'autre des formules rituelles, qu'ils savent par cœur :

- *On a fait honneur à la cuisinière, pas vrai, patronne ?*
- *On offre pas d'aider pour la vaisselle... on salit rien !*
- *Y a plus qu'à ranger et ni vu ni connu.*

À la Maison de Maître les deux débutantes dans l'art difficile du violon disposent d'une pièce réservée à leurs exercices réguliers. Deux lutrins, une table, trois chaises assorties à un petit canapé recouvert de tissu beige à fines rayures, le même que celui des grands rideaux, et un meuble où ranger les partitions. Rien de fastueux mais rien de campagnard non plus, même si la haute fenêtre donne sur l'au-delà des grilles du parc, avec les champs qui descendent en pente douce et accueillent parfois des moutons.

La Place Neuve est l'autre décor de la nouvelle activité. Or la Place Neuve est peut-être la plus élégante de la ville et le charme du Conservatoire de Musique n'y est pas pour rien. Il a beau dater du dix-neuvième, comme le Grand-Théâtre sur la même place, il n'a rien de massivement conforme à l'esprit de la bourgeoisie dans son positivisme triomphant, teinté d'un vernis d'idéalisme. Moins imposant par ses dimensions et d'une simplicité palladienne, le

Conservatoire s'orne de nombreuses et gracieuses sculptures. Sa façade allégée de grandes verrières et de fenêtres unit à la beauté du rythme géométrique une mélodieuse transparence, comme si l'architecture écrivait la partition d'une musique à la fois classique et sans cesse renouvelée.

– Bof... *Une boîte à musique d'un style vieillot avec d'inutiles fioritures. Elle enferme nos existences comme les grilles du Parc des Bastions les arbres.*

C'est Anaïs qui parle. Les deux amies ont grandi et progressé dans leurs études au Conservatoire, avec les mêmes professeurs de violon. Elles ont maintenant dix-huit ans. Elles viennent d'obtenir leur maturité en langues modernes, allemand, anglais, italien. Côté violon, elles jouent quasiment à la perfection. Elles peuvent donc songer toutes les deux à s'inscrire aux examens de virtuosité, qui donnent accès à des stages en orchestre, de prestigieux concours, une éventuelle carrière. Face à la nécessité du choix, il faut prendre plus clairement conscience de ses désirs et de ses goûts. Ils ne sont pas les mêmes. L'intensité de la connivence a caché aux deux amies que leur histoire intimement personnelle n'est pas identique et les mène ensemble à la découverte d'une distance entre elles, d'un ailleurs, d'une voie imprévisible, à chercher sans répit. Car les deux partagent...

Le long péril
Du tiraillement
Entre ferveur
Et perplexité

Depuis son adolescence Anaïs refuse de s'exhiber avec son violon devant les invités de la Maison de Maître. Par contre elle joue volontiers pour son père plongé dans ses lointains souvenirs. Elle respectera jusqu'au bout la promesse donnée afin d'honorer

la grand-mère arménienne, mais ne restera pas soumise à la nostalgie paternelle. Pas non plus à l'orgueil maternel, qui aimerait la voir sur scène en robe de concertiste, sobrement noire mais signée Dior ou Coco Chanel. Après les derniers examens : adieu Conservatoire, décorum social, famille en or massif.

Anais a compris que son plaisir à pratiquer le violon n'atteindrait jamais les cimes de la joie. Seule la nature l'émeut à en perdre la tête et dépasser ses propres limites. Les forêts qui soupirent et les ruisseaux qui chantent, les hérons immobiles et les zigzags des libellules, la pluie frappant les rochers, le sifflet des marmottes ont bien plus à lui révéler que les créations humaines, à son avis toujours entachées de gloriole et d'illusion d'élévation.

Elle ne supporte plus la Place Neuve et sa distinction culturelle. Question bâtiments à majuscule, rien n'y manque : Conservatoire, Musée Rath, Grand-Théâtre. Les grilles du Jardin des Bastions protègent d'un côté l'Université avec sa Bibliothèque et de l'autre le Mur des Réformateurs, tous des hommes raidis d'importance. Sur les anciens remparts, en hauteur, paradent les demeures où habitent les derniers patriciens, leurs épouses au parler pointu, leurs enfants modèles ou pervers. Et au centre de ce monde à majuscules, saluant en pacificateur du haut de son cheval dressé pour les cérémonies, un irréprochable général. Fier militaire, discipliné, soumis à la loi des hiérarchies et méritant le prestige quasi sacré du commandement suprême. Assez ! Assez !

Quel cheval sauvage
Au grand galop viendra
Renverser ce beau monde ?
Quel cheval s'ébrouera
Comme sous l'éclair l'océan
Et pour quel indomptable
Avenir ?

Contrairement à son amie notre mère aime la Place Neuve. Elle s'y trouve comme dans le nid harmonieusement bâti où s'est créée pour elle la musique. Son élégance s'accorde à celle du violon, un instrument léger, aux proportions réduites, tout en courbes gracieuses, auxquelles répond en significations multiples la ligne droite de l'archet touchant les cordes sensibles.

Au début, dans son enfance, l'apprentissage ardu, qui lui ouvre un monde tout neuf, n'a rien de rébarbatif. Le fait d'étudier à deux pousse à l'émulation, sans risquer les inévitables jalousies, arrogances ou dépités de la compétition. Car les buts sont trop différents. Notre mère n'est pas motivée par une obligation affective mais par la chance d'une ouverture à l'imprévisible.

Au fur et à mesure des progrès, cette voie ouverte devient plus vibrante d'intensité et nécessaire à la jeune musicienne. Tandis qu'Anaïs, une fois terminée l'heure des exercices ensemble à la Maison de Maître, se hâte d'accompagner son amie jusqu'à la ferme pour aussitôt filer seule vers les bois, notre mère, violon au dos, rentre chez elle et monte au grenier. C'est là qu'est étendue la lessive quand le froid ou la pluie empêchent de la faire sécher à l'extérieur. Elle se faufile entre les draps, pantalons, robes, chemises, bas et chaussettes pendues pour rejoindre un espace libre, éclairé par une lucarne. C'est ainsi qu'elle ne dérange personne avec sa musique et que personne ne la dérange. Plus elle grandit plus elle apprécie cette solitude en compagnie du violon. Premiers émois et langueurs de l'adolescence... Est-ce qu'ils suscitent, par la musique, le trouble indéfinissable ou est-ce qu'ils font écho à une naissante sensualité? Liée corps et âme à son violon la jeune fille, grâce aux envolées musiciennes créées par d'autres... et qu'elle ranime... et qui la transportent... prend conscience de sa vocation, accordant rythme et mélodie à un sens en partage de vie, un sens qui se cherche...

Un sens qui demeure inconnu

Lueurs

La musique de l'univers inconnu... voilà ce que désire entendre notre future mère. Mais pour elle, désormais, il ne s'agit plus seulement de déchiffrer et interpréter. Ni de s'émouvoir en de lyriques prémonitions. Ni de rêver à d'harmonieux lendemains. Ce que la jeune violoniste doit affronter, ayant en poche son diplôme de virtuosité *cum laude*, c'est la rudesse et la cacophonie des exigences contraires, pense-t-elle, à l'essor de sa vocation.

Après le choc du départ d'Anaïs les ponts sont coupés avec la Maison de Maître mais pas seulement. Se dérobe aussi le monde favorable à tous les talents quand les jeunes femmes douées appartiennent au cercle des privilégiés ou ne s'avisent pas de s'en détacher. Quand elles ont appris avec les élégantes manières, les brillantes conversations et l'ironie distinguée l'art de se faire valoir. Quand elles n'ont rien d'une campagnarde isolée en ville, de réel mérite peut-être, mais dont la famille manque de moyens pour l'envoyer parfaire ses qualités auprès d'un maître reconnu, à Londres, Boston ou New-York, éventuellement Vienne, Milan ou Paris. Le père fermier se reproche amèrement d'avoir laissé sa fille s'aventurer sur une voie qui ne la mène visiblement nulle part. Les rares leçons de solfège et violon qu'elle a trouvés à donner lui rapportent à peine de quoi subvenir à ses dépenses en féminines frivolités, comme dit le patriarche. Il insiste pour qu'elle s'inscrive à une école de secrétariat. Elle résiste en trouvant un travail à la demi-journée, qui lui permet de continuer à louer la petite chambre sous les toits, où elle vit depuis six mois déjà. Une chambre sans autre confort qu'un minuscule évier et une plaque électrique, mais où elle a le droit de s'exercer tant qu'elle veut, l'immeuble étant occupé par des ateliers bruyants, vides à partir de dix-sept heures. Il s'agit, à vrai dire, d'un bizarre travail...

Il demande, selon l'offre d'emploi, une seule indispensable qualité à la jeune femme sérieuse que l'on recherche : la plus parfaite discrétion. Notre mère intriguée, vaguement inquiète, se rend à l'adresse donnée au téléphone par une dame à l'accent américain. Petite rue à l'écart. Morne immeuble. Premier étage. Un vieil homme voûté la conduit par un long couloir jusqu'au fond d'un vaste appartement. Il frappe trois coups et repart. La maîtresse des lieux l'introduit dans une grande pièce aux stores fermés. Néons blafards. Murs couverts jusqu'à mi-hauteur de tiroirs pleins de fiches qu'il faudra chercher, annoter, classer, ranger, explique la dame, une vieillissante Américaine aux grandes lunettes fumées, parées de brillants. Tâche facile mais le *motus et bouche cousue* s'impose, dit-elle, car le commerce sans frontières est à ce prix. Notre mère se demande quelle musique se joue dans ce repaire commercial. Elle finira par entrevoir de quoi il retourne. Une affaire de soustraction de dollars au profit de voyageurs américains ayant acheté de précieux objets au cours de leurs virées aux quatre coins du globe. Pour lesquels il leur faudrait payer des droits de douane prohibitifs, s'ils les ramenaient dans leurs valises, mais quasi rien par l'intermédiaire de la maîtresse en rusées combines. Ils paient donc le micmac de leur compatriote basée à Genève, pour ne pas avoir à verser leur dû selon la loi américaine. Des lettres arrivent de pays le plus souvent lointains. La patronne étudie l'objet du courrier et sans rien révéler ordonne à l'employée de ramener telle ou telle fiche et d'en classer une autre, qu'elle lui a fait remplir de chiffres, codes, formules diverses. Anxieuse, notre mère furète dans le courrier, quand la patronne s'absente un moment. Elle craint de participer à un trafic d'œuvres d'art qui appauvrirait encore le tiers-monde, comme on l'appelait à l'époque. Sur ce point elle peut se rassurer. Les achats concernent des biens coûteux mais sans valeur culturelle. Les clients ne sont pas des connaisseurs et tout le bazar en or, garant d'excellent placement, montres et bijoux, vaisselle et couverts, vases, miroirs, étuis et bibelots, tout ce voyant bazar semble suffire au spectacle de leur réussite comme à leur obsession de la rentabilité.

En sortant à midi sous le ciel bleu ou pluvieux notre mère échappe au cafardeux non-sens qui l'éreinte tous les matins à la lumière des néons, bien que le travail ne demande aucun effort d'aucune sorte. L'unique exigence est de ne pas penser, pour ne pas avoir à s'interroger.

Cette cure dans la *trappe à dollars*, comme elle dit, lui fait voir d'un œil neuf sa famille de la campagne. Qui manque de culture, de sens esthétique et de subtilité, c'est vrai, mais dont la qualité primordiale lui apparaît soudain comme une grande lueur, dont elle n'avait pas pris la mesure, n'ayant pas encore éprouvé l'accablante pesanteur de son absence.

Une grande lueur sans éclat
Qui nourrit la dignité
D'être au monde :
La droiture

Même si une profitable gestion s'impose dans tous les travaux de la ferme, il ne viendrait pas à l'idée du patron et de la patronne de lorgner vers de juteux trafics et habiles tromperies pour gonfler les bénéfices. Question d'époque? D'éducation? De pays épargné du pire? D'innocence quant aux affligeantes réalités? Le couple paysan n'a jamais songé à questionner la morale protestante, transmise par les pasteurs. Reste à la mettre en pratique. Les circonstances de leur vie le permettent. Ils s'y tiennent. Notre mère a hérité de cette qualité, qui ne lui rend pas la vérité claire et nette mais le mensonge odieux. Plus qu'à la vertu chrétienne, l'heure dominicale au Temple, jusqu'à la confirmation de son baptême, essentielle dans son milieu, l'a initiée à une bouleversante communion musicale. Entre les lectures bibliques, les prières, le sermon, les fidèles se lèvent et guidés par l'harmonium entonnent d'une seule et multiple voix un cantique.

Si l'idée du Très-Haut, Seigneur du ciel et de la terre, s'est peu à peu dissipée comme un blanc nuage en suspension dans le désir d'un sens, l'expérience du sacré est demeurée vivante. Elle a pris corps, pour notre mère, dans la communauté des voix qui s'élevaient en chœur et la remuaient de fond en comble. Elle éprouvait comme une ardeur secrète et partagée, un accord oublié, une vibrante exhortation au voyage plus que possible, qui reliait les voix et les entraînait plus loin qu'elles seules. Les voix justes et les voix de fausset, les voix fortes ou frêles, graves ou aériennes, sentimentales ou austères, militantes ou sur la réserve. Des voix aussi diverses que les personnes debout, aux conditions et destins différents, réunies par le chant.

Obscur émoi... lumineux... exaltant...

Quand le violon est apparu, par l'entremise d'Anaïs et de son père arménien, la graine de la musique était déjà plantée dans l'existence de notre mère, par une expérience religieuse qui allait se détacher de la religion tout en persévérant dans la musique.

La *trappe à dollars* l'entraînant chaque matin aux antipodes de la ferveur musicienne, notre mère prend conscience de l'autre leur qui l'a guidée. Du temps des études, sur la voie bien tracée, cette leur-là s'est dérobée à sa vue. Maintenant seulement, dans la confrontation avec la difficulté de trouver une place qui réponde à sa vocation, elle ressent le manque de la leur promise par le chœur lointain. Elle souffre de ne plus pouvoir revenir au temps de la communauté reliée par un élan sacré ou simplement digne de profond respect. Elle s'affole du fuyant éparpillement dans le monde et en elle-même d'innombrables, capricieuses, chimériques leurs quand la leur étrangement unique demeure absente.

Notre mère dépérit pendant près de deux ans dans la *trappe à dollars*, tandis que ses demandes de bourses ou de stages rémunérés n'obtiennent que des refus à peine aimables. Elle perd confiance.

Rien ne peut forcer
La lueur perdue
La lueur musicienne
Rien
Même pas le désespoir
Même pas le silence
Et même pas la musique

Larmes de bonheur, un matin : une invitation pour un stage de trois mois à Salzbourg, tous frais payés. Lui écrit le célèbre soliste qui faisait partie du jury lors de son examen de virtuosité. Il s'est souvenu d'avoir été ravi par son interprétation techniquement impeccable, en même temps que très personnelle des morceaux imposés. Il répond à sa demande, ayant envie de savoir ce qu'elle devient. Départ. Passionnant séjour. Son mentor est si content d'elle qu'il la propose, un soir, pour remplacer au pied levé un des violonistes de l'orchestre symphonique, tombé soudainement malade. Se joue, dans la ville natale de Mozart, *Les Noces de Figaro*. Immergée dans l'orchestre, attentive à sa partition et au bord de l'extase, notre mère qui accompagne les airs tant aimés se sent recrée au plus intime et universel par ce renversant opéra. L'impressionnant silence du vaste public dans la salle obscure renforce encore la fougue mozartienne dans sa gravité, sa légèreté, sa tension amoureuse, sa subtile résistance à l'oppression sociale, sa bouffonnerie, sa mélancolie, sa délirante allégresse.

À partir de là l'évolution de la musicienne, libérée pour toujours, pense-t-elle, de l'avalissante mesquinerie des *trappes à dollars*, se précise et la remplit d'une telle énergie qu'elle en flamboie. Tout lui réussit. De retour à Genève, elle fait la connaissance d'un claveciniste qui cherche à former un ensemble de quelques instrumentistes et quelques voix. C'est l'époque de la redécouverte de la musique baroque. Il veut la faire connaître. Notre mère se prend de passion pour des musiciens, la plupart

italiens, dont elle avait à peine entendu parler. Au bout de quelques mois l'ensemble est formé. L'épouse du claveciniste s'y connaît en gestion et relations publiques. Elle trouve les fonds et la salle également : la jolie salle, sans chichis, ni trop grande ni trop petite, qu'abrite le Conservatoire. Il n'y a plus qu'à chercher un nom pour l'ensemble et c'est notre mère qui en a l'idée, inspirée par le lieu et la porte ouverte à une musique encore méconnue :

Ensemble de la Porte Neuve

La *Place* s'appelait *de la Porte Neuve* quand existaient des portes dans les remparts, pour entrer dans la ville. Du temps de notre mère elle était devenue la *Place Neuve* et maintenant, alors qu'on écrit sous la dictée du péril musicien, son nom s'est rénové à l'envers en *Place de Neuve*...

Le jeune ensemble baroque, où la moyenne d'âge est de vingt-cinq ans, combat le vertige de l'aventure nouvelle à coup de répétitions. Le claveciniste, avec ses trente-six ans, est le plus vieux et le plus expérimenté. Il dirige en même temps qu'il joue. Il ne laisse passer aucun à-peu-près. Mais jusqu'au premier concert les doutes peinent à se dissiper. Est-ce qu'on sera assez bons ? Est-ce que le public suivra ? Et les critiques ?

Soir de la première. Pluie et vent sur la ville. Pourtant la salle est presque pleine. Trac à son comble. Applaudissements rituels à l'apparition des artistes qui s'installent. Le clavecin donne le la. Les instruments s'accordent. Quelques bruits encore dans le public et tout se tait. Alors, née du silence, jaillit la source vive : la musique ! Une musique ancienne, toute neuve. Une musique en résurrection de vigueur, de douceur, de passion douloureuse ou sensuellement exaltante... Tout de suite on sent que la salle est conquise, comme si les instruments jouaient et que les voix s'élevaient non seulement sur la scène mais dans la plus secrète intimité des êtres engagés dans la commune redécouverte d'un univers perdu.

À la fin du concert, après les applaudissements généreux, remerciés par deux *bis*, une partie du public enthousiaste rejoint les artistes au comble de la joie pour fêter ensemble cette première dédiée au génie baroque, dans une ville où étaient joués Bach et Haendel, mais rarement Vivaldi et Monteverdi jamais.

La violoniste, notre mère, rejoint ses parents. Ils se tiennent à l'écart. Leur malaise est palpable. C'est la première fois qu'ils assistent à un concert en ville. Ils sont fiers de leur fille et en même temps fâchés, non sans amertume, de ne pas correspondre à l'aura de distinction qu'ils associent à la musique classique. Le patriarche se dit que pour une fille ce métier de musicienne n'est finalement pas si négatif que ça. Pour un fils, par contre, ça serait autre chose... Notre mère devine ces non-dits. Elle en est navrée. Rapidement les parents l'embrassent et s'en vont. Ils ont à se lever tôt, eux, n'est-ce pas? S'impose encore et toujours la confrontation entre les nécessités matérielles, indispensables à l'existence, et l'apparent superflu de la ferveur musicienne.

Notre mère demeure un instant immobile, indécise, divisée par un sentiment d'irréremédiable injustice. La musique qui pour elle unit les êtres, rend ses parents conscients de la séparation, alors même qu'ils se félicitent de sa réussite.

Non loin un jeune homme un peu à l'écart lui aussi a assisté à la scène. Il ne s'approche pas mais notre mère croise son regard. Cet inconnu deviendra notre futur père. Ce soir-là, isolés l'un et l'autre et avant de rejoindre ensemble la fête qui bat son plein autour des bouteilles et petits fours, les deux se regardent et sans rien savoir l'un de l'autre reconnaissent entre eux...

La lueur qui trouble et captive
La lueur inattendue la lueur
De l'amoureux *péril*

Taches

On a voulu en savoir plus sur la rencontre de nos père et mère, sur leur vie ensemble avant notre naissance et après, jusqu'au désastre, aux béquilles, à la mort de la musique. Est-ce qu'elle était vraiment, définitivement morte ?

– *Cette question-là reste en suspens, ma chérie. À toi peut-être, avec le temps, de voir poindre une réponse, ou peut-être un vide, qui en dira plus que les mots.*

Ainsi a parlé notre père. Puis il a fait allusion, on n'a pas d'abord compris pourquoi, à un voyage qui l'avait marqué avant la rencontre avec la violoniste. Ce soir-là, d'ailleurs, il l'avait déjà repérée dans l'orchestre. Elle était jeune et charmante, oui, mais elle lui était surtout apparue dans un étrange état de grâce, quand elle fermait les yeux. Comme si la musique, par moments, rendait la réalité si intense qu'on ne pouvait plus la regarder en surface mais en être envahie. Ces yeux fermés, alors que le corps, par les mains, participe au feu de l'action commune...

Ces yeux fermés semblent manifester
L'obscur incandescence d'un présent
Où renaît l'ardeur du passé
Et vibre l'imprévisible avenir.

On n'aurait pas pu répéter, à douze ans, ce que notre père venait de nous confier, mais on l'avait intuitivement assimilé.

Nous revient maintenant l'évocation du voyage de notre père avec un ami peintre aux USA. Le peintre se passionne pour les premières créations de l'*action painting*, pas encore visibles en Europe, où lui-même est un pionnier de l'art gestuel, ou *tachisme*.

Si notre père veut nous parler, en particulier, des grandes peintures de Jackson Pollock, c'est pour illustrer et en même temps raccourcir l'histoire des sept années d'avant le désastre.

Il explique brièvement la technique de l'Américain Pollock, revenant à décocher violemment sur de très grandes toiles des jets de peinture de couleurs diverses, jusqu'à occuper tout l'espace par une sorte de confusion ordonnée, instinctivement rythmée, qui n'a plus rien de disparate mais communique dans son abstraction même une présence corporelle, une vigueur, une réalité absolument personnelle et qui remue l'autre, observant ou plutôt participant, dans les tréfonds de sa propre expérience de la réalité.

Le père dit qu'il ne peut pas éclairer pour sa fille cette longue période de vie avec notre mère à coup d'informations banales, précises mais superficielles, donc parfaitement insuffisantes. Il aimerait pouvoir peindre un tableau à la Pollock, où on aurait l'impression de ne rien voir d'objectivement saisissable mais de voyager dans une réalité autre et cependant proche d'un paysage universel. Il n'est pas peintre. Il n'a que les mots pour mêler les couleurs du bien du mal, de l'entente et des tensions, des griseries et chagrins, espoirs, souffrances, lueurs qui renaissent... C'est ça qu'il voudrait suggérer : que tout est mêlé et emmêlé, mais qu'un itinéraire pourtant se crée, pas tout droit, plutôt en *arabesque*, comme dans une toile de Pollock portant ce titre. On dirait une histoire indéchiffrable, une rencontre entre clarté et opacité, écrite dans une langue qui n'existe pas mais *agit*.

Pour résumer et ne pas se dérober complètement à son langage premier, celui de l'intelligence réaliste, le père dit que leur couple a dessiné une double arabesque, tantôt se croisant et tantôt s'éloignant. Les deux se rejoignent dans l'expérience du travail, elle avec l'*Ensemble de la Porte Neuve* et lui aux *Services Industriels de Genève*, où il est employé comme ingénieur responsable des rénovations. Ils ont le rire facile et s'entendent, une fois de retour à la maison,

pour rivaliser d'humour sur les manies de leurs collègues et les petits événements du jour. Ils échafaudent quantité de projets : des enfants... des voyages ensemble, au loin... des fêtes jusqu'au bout de la nuit... Ils n'ont pas honte de leurs ambitions. Ils ne se sentent pas coupables de leur saine volonté d'indépendance. Tous deux luttent pour s'en sortir au mieux. Ils échappent au moins à la cupidité... Car ils aspirent à de vraies amitiés, généreuses, attentives, solidaires. Ils croient à la noblesse entre eux d'une rencontre qui agit pour effacer toute médiocrité, de caractère, d'opinion arrêtée, de condition figée, de circonstance forcée. Tout se passe pour eux comme si la dynamique humaine s'exerçait avant tout dans la rencontre... Comme si la chance d'une rencontre heureuse mettait en jeu le grand cœur qui fortifie et pouvait abolir les petites gens qui tuent. Et comme si leur vie ensemble et en mouvement, ne s'attachant exclusivement ni au sombre ni au clair, avivait le monde autour d'eux.

Notre père, dans son métier, joue en virtuose de la rationalité technicienne. Comme tel il a été accueilli à bras ouverts par le patriarche de la ferme. Voilà l'homme qu'il faut à mon artiste de fille ! Notre grand-mère villageoise comprend tout de suite qu'elle n'a pas besoin, en présence de son futur beau-fils, de retirer son tablier. Notre père est aussi un mélomane, bien sûr. Mais qui n'a aucun goût pour une culture de privilégiés, ornementée par la musique. Il cherche et l'attire...

Un élan qui dépasse la séparation
Entre la logique pragmatique
Et la pensée musicienne

Notre mère, en ce temps-là, part souvent en tournée avec l'ensemble, qui connaît un croissant succès. Le père voyage aussi pour en apprendre plus dans son domaine et partager ses

compétences. Quand les deux se retrouvent, dans l'appartement qu'ils ont meublé et décoré ensemble, la rencontre renouvelée les délivre de toute fatigue, toute distance, toute limite. Et notre mère, au plus lumineux de ces moments, ne peut pas s'empêcher de laisser ses yeux se fermer. C'est bien plus tard qu'on apprendra, par notre propre expérience, à quoi le père fait allusion...

Puis vient au monde la petite boule de chair qui pousse son premier cri. La joie fait couler les larmes.

Notre grand-mère, remplacée quelque temps à la ferme par l'épouse de notre oncle Bernard, vient initier notre mère aux soins à donner au bébé. Elle tâche de lui transmettre toute la patience qu'exige la douce créature, surtout quand elle braille à n'en plus finir, tandis que sa tête fragile paraît devoir éclater comme un kaki trop mûr. Jeune mère et grand-mère épuisées s'endorment, bébé entre elles, dans le lit matrimonial. Quand il rentre le jeune père va déposer sa fille dans son berceau, non sans l'avoir changée si nécessaire. Souvent la mère a encore un sein à l'air, près du bébé repu. La grand-mère à peu près réveillée se lève avec effort, vacillante. Elle marmonne que le repas pour deux, dans le four, attend d'être réchauffé, puis elle met ses pantoufles et glisse en aimable fantôme vers la chambre d'amis.

Puis notre mère enfile son chatoyant kimono et se présente à la porte de la cuisine, qui sent bon les tomates farcies, la ratatouille et les pommes de terre au laurier. Un chandelier à trois branches est allumé sur la table couverte de l'habituelle nappe en toile cirée, à minuscules papillons jaunes sur fond bleu nuit.

On sent l'émotion du père qui revit une de ces soirées lointaines à la maison. Avec lui on voit la grand-mère qui a préparé le repas, a mangé pendant que sa fille donnait le sein, puis a passé sa longue chemise de nuit blanche à fleurettes pour être prête, au retour de son beau-fils, à s'en aller dormir dans la chambre d'amis.

On voit aussi le patriarche qui frissonne à la ferme. Il a pourtant mis son pyjama molletonné, car tout a été prévu. Il a du mal à trouver le sommeil, seul dans le grand lit. On voit nos parents dans leur cuisine, où ils n'ont laissé d'allumées que les trois bougies et une petite lampe au-dessus du four, qui répand encore sa chaleur. Avec délectation on se voit en bébé bien nourri, bien au sec, bienheureux de disparaître dans le silence, après avoir tant crié.

Notre père reste plongé dans sa mémoire d'avant les béquilles. On ne dit rien non plus. Autour de nous le brouhaha du café. Sifflement du percolateur. Tintement de la caisse enregistreuse. Des gens se lèvent et s'en vont. D'autres arrivent, prennent une table, attendent qu'un des tabliers blancs se dirige vers eux. Soudain notre père se remet à parler, mais est-ce à notre intention? On a du mal à suivre. Il s'agit à nouveau du peintre américain. Notre père dit comprendre la puissance de Pollock. Ce besoin de lancer hors de lui son intime insurrection pour en faire jaillir la source d'un sens échappant à la maîtrise et au bon ordre. Il en dit long, à sa façon, sur notre époque et sur la brutale création de son pays. Mais lui, notre père, pour raconter l'histoire de notre mère, mêlée de sang et de ténèbres, ne peut pas s'en tenir à la véhémence et à l'emportement. Il ne doit pas oublier les détails de la vie apparemment ordinaire, si bienfaisante quand elle échappe à la force ou à la beauté spectaculaires, ou à l'horreur, spectaculaire aussi. Ne jamais oublier non plus... Ne surtout pas oublier...

Les yeux fermés
De la ferveur musicienne
Ils ouvrent un puits sans fond
Source de la nuit?
Source de l'absence de source?
Ou péril du vide qui par instant
Est lumière?

Nous, à douze ans, on a hâte d'arriver au sang et ténèbres... Mais il faut écouter d'abord ce qui se passe entre notre naissance et nos quatre ans, quand l'oncle Bernard vient nous chercher en ville et qu'on reste plusieurs semaines à la ferme. Pourquoi notre mère avait-elle besoin de repos? Pourquoi notre gentille Meriem ne pouvait-elle pas la remplacer? Pourquoi notre père avait-il la voix si dure et qui tremblait en nous serrant dans ses bras?

Notre père en arrive à Meriem, justement. Venue d'Algérie pour que notre mère, un an après notre naissance, puisse reprendre sa place dans l'*Ensemble de la Porte Neuve*, dont le répertoire s'amplifie. Il inclut maintenant les formes françaises et anglaises de la musique baroque. Le public s'élargit. Les concerts se multiplient et pas seulement à Genève. C'est donc une période de travail intensif et de croissant succès. Notre mère, portée par l'enthousiasme collectif et la confiance renouvelée dans son propre talent, sent son énergie se décupler.

À la maison nos parents sont obligés d'établir un programme pour passer du temps ensemble et voir leur fille grandir. La petite vient d'apprendre à marcher. Quelle chance, pour tout le reste, de pouvoir compter sur Meriem! La jeune femme arabe, déjà veuve à dix-neuf ans d'un modeste épicier français, tué d'un coup de couteau dans la rue, se prend d'affection pour la famille. Elle n'en revient pas d'être accueillie dans la jolie chambre d'amis, réservée à elle toute seule. Elle est donc considérée d'avance comme une amie! Une amie qui peut s'en aller où elle veut avec la petite fille dans son pousse-pousse à travers la ville incroyablement paisible. Après Alger, déjà en pleins troubles, où les femmes avec voile et les femmes sans voile sont mal vues ou des uns ou des autres... Seule sa mère lui manque. Et la mer... Un jour quelqu'un lui a dit que *Meriem* n'était pas seulement la forme arabe de *Marie* dans le Coran, mais signifiait aussi *goutte de mer*. C'est beau, non? Meriem a vite dépassé sa timidité. Elle avait déclaré tout savoir des soins aux enfants, du ménage, de la cuisine : rien de plus vrai.

Meriem devient notre grande sœur arabe et le pilier central qui fait tenir debout la maison. Pendant des années elle refuse de se mettre en ménage avec son fidèle amoureux du dimanche et lundi. Elle continue de sauver, dans le malheur, *la vie amie*.

Notre père affirme que l'existence programmée entre travail et maison lui plaisait, n'étant pas routinière puisque le programme variait. Quant au rituel familial, avec les repas à quatre, les jeux, les promenades, les visites à la ferme, il n'avait rien d'ennuyeux ni de pesant. De purs moments de détente ! Mais voilà...

Le jour du désastre, qui tant d'années plus tard semble encore invraisemblable, notre mère a pris son vélo pour se rendre, après le repas du soir, à la Place Neuve, à une vingtaine de minutes seulement de la maison. Il y avait répétition dans la salle vide du Conservatoire. Un grand projet électrisait tout le monde : jouer *Didon et Énée* de Purcell. Et pas seulement à Genève, mais en tournée dans plusieurs villes, dont Venise. *L'Ensemble de la Porte Neuve* accueillait quelques nouveaux instruments, d'excellentes voix et un chœur pour présenter cet Opéra de chambre, qui ensuite allait sortir en disque.

Après la répétition, notre mère a laissé partir tout le monde, aux environs de minuit. Son amie la flûtiste a témoigné : elle tenait à s'exercer encore et encore pendant que l'embrassait la passion musicienne. Sans risquer de déranger les siens plongés dans le sommeil, ni les voisins, dont la plupart n'appréciaient déjà pas trop le zèle d'une violoniste. Elle est donc restée seule dans le bâtiment désert. Elle a la clé d'une porte peu utilisée, confiée par le concierge, qui l'aime bien. Il la connaît depuis le temps de ses premières leçons de violon. Il a plaisir à se souvenir de Bob, le grand Noir avec sa limousine noire. Bob la lui avait présentée dedans, dehors et sous le capot. Il l'appelait *Mon précieux corbillard*. Et comment oublier, chaque fois que Bob déposait les deux amies devant le Conservatoire, son flamboyant : *Bye bye, les p'tites !*

Débris

Sur la Place Neuve
Où la musique est née
Le sang a été versé
Les ténèbres ont écrasé
La pensée musicienne
Le violon fracassé
Réduit à rien s'est tu

Aucun témoin du choc. Nul ne connaît l'heure précise. Probablement vers deux heures du matin, dira l'inspecteur de police. Plus tard une passante se hâte de traverser la place déserte dans l'aube grise. Octobre. Fraîcheur de l'air. Plus tard encore, au grand jour, quand elle aura pu reprendre ses esprits, la passante témoignera. La surprend d'abord le vélo disloqué. Il gît contre le socle de la statue équestre. Il a dû être projeté avec une violence inouïe. Soudain déchire le silence un hurlement. Personne ne l'entend. La passante vient d'apercevoir, sur la chaussée, la femme tombée du vélo propulsé loin d'elle. La passante, sidérée, ne bouge plus. Elle encaisse comme un coup de massue. Une flaque sombre s'est formée de part et d'autre de la jeune femme tombée à la renverse. Son dos a écrasé... quoi au juste? Se voient seulement, mêlés au sang, quelques débris de bois. Est-ce que...

La jeune femme est morte?
On dirait que ses yeux
Écarquillés fixent
Une horreur
Sans nom

Au début de la matinée la place fourmille de gyrophares. Notre père ne raconte pas cette scène de film. D'ailleurs il n'y était pas. Une ambulance avait emporté notre mère. Il ne le sait pas encore. Il s'est habillé en vitesse et se ronge les sangs. Qu'est-ce qui est arrivé pour qu'il ne la trouve pas, au réveil, à ses côtés? Faut-il appeler la police? Ou d'abord la flûtiste, son amie, ou le claveciniste et chef de l'Ensemble? Coup de sonnette. Deux policiers, un homme, une femme. Il ouvre tout grand la bouche. Aucun son n'en sort. Les policiers l'entraînent vers le premier siège qui se présente. Il entend de très loin, comme un gisant sous le poids d'une avalanche : - Coma - Pas encore de diagnostic - On vous accompagne - Hôpital - Urgences -

Meriem sort de la cuisine où elle s'affairait pour résister à la panique de l'incompréhensible absence. Nous, on n'est pas réveillée. Meriem voit les uniformes. Elle a compris le dernier mot. Donc c'est grave, très grave. Elle vacille mais la force aussitôt lui revient pour inciter notre père, comateux lui aussi, à vite se remettre debout. Qu'il n'oublie pas de téléphoner les nouvelles. Ce qu'il faudra dire à la petite, elle n'en sait rien. Elle veille sur nous. Elle avisera. Une minute! Elle bondit et revient avec un verre de cognac. Notre père qui a passé une veste l'avale d'un trait. D'une main il rend le verre, de l'autre il serre le bras de Meriem, à lui faire mal. Déjà l'ascenseur se referme, avec un claquement.

Dans la voiture à la sirène hurlante notre père à demi comateux et à demi conscient apprend brièvement ce qui est arrivé. La police suppose qu'il s'agit d'un chauffard éméché à s'en rendre aveugle, qui roulait en trombe bien après minuit. La policière, assise à l'arrière à côté de notre père, lui signale qu'aux Urgences un inspecteur aimerait l'interroger, dès qu'il sera en mesure de répondre à des questions. L'inspecteur pourra donner plus de détails sur l'accident et sur l'enquête qui va s'ensuivre.

– On le trouvera, ce criminel, soyez-en sûr, Monsieur. On est là pour ça.

Notre mère a été transportée en salle d'opération. Impossible de la voir avant quelques heures. Vers midi peut-être. Le médecin lui aussi parle de coma. Elle pourra peut-être s'en sortir. Quand ? Ça peut durer quelques jours, ou des semaines, ou plusieurs mois. On n'a pas encore de radiographie. Est-ce qu'il y a de graves lésions internes ? Dans ce cas... Mais il faut attendre. Pour le moment elle est entre les mains de l'anesthésiste. Un chirurgien lui retire les débris plantés dans son dos. Elle portait en bandoulière la solide boîte à violon, pas assez solide bien entendu pour protéger son instrument quand elle est tombée aussi violemment. Tout a été brisé. Pourtant il se pourrait que le violon en bois dans son étui en bois renforcé ait quelque peu amorti le choc ou empêché que sa tête ne se cogne plus fatalement sur l'asphalte.

– *On garde espoir, Monsieur. On va la tirer du pire, si tout se passe bien.*

Notre père téléphone aussitôt à Meriem. On est à côté d'elle. Elle peine à dissimuler son désarroi. Elle nous tend l'appareil. Notre père dit que notre mère est tombée de son vélo. Qu'on doit lui réparer le dos. Qu'elle aura besoin d'un long repos. Nous, à quatre ans, on trouve extraordinaires ces o-o-o et on va répéter sur tous les tons, à une Meriem au bord de l'épuisement, la drôle de formule : dos-vélo-dodo. On est loin d'accéder à la réalité désignée par ces mots. On s'en protège instinctivement.

Ensuite notre père appelle notre oncle Bernard, à la ferme. Il va lui demander d'avertir nos grands-parents. Lui-même est trop bouleversé pour dire avec ménagement la vérité, c'est-à-dire l'absolu de l'incertitude. C'est notre tante Livia qui répond. Elle ne peut pas joindre notre oncle, parti sur son tracteur. Apprenant l'accident, le doute, l'anxiété elle propose de nous garder à la ferme, en compagnie de nos deux cousines, aussi longtemps qu'il faudra. Notre père est trop perturbé pour prendre une décision sur le champ mais il remercie, ému. Cette offre généreuse, impulsive... C'est la première parole qui le réchauffe un peu...

Les larmes lui montent aux yeux... Il dit qu'il rappellera. Dans le long corridor à l'incessant va-et-vient sont alignés, accrochés ensemble, des sièges en métal, faciles à désinfecter, tous vides. Il s'écrase dans le plus proche et sanglote. Les sanglots le secouent comme une outre percée qui laisse fuir son eau sombre. Il sanglote et sanglote. Il est enfin allégé de sanglots. La douleur n'en est pas réduite, mais trace une coulée sombre qui s'est mise en mouvement et mène ailleurs, il ne sait pas où, mais ailleurs.

Ailleurs que dans ce monde si bien équipé
Pour utiliser les savoirs les intelligences
Les compétences les techniques
L'informatique la robotique
Capables de tout gérer
Mais pas de libérer
Du meurtre

– *Le terme de meurtre convient-il, dans cette affaire, juridiquement parlant ?*

L'inspecteur en civil s'interroge. Notre père ne réplique pas. Il n'en peut plus du cortège des questions nécessaires, mais sans rapport avec la détresse. L'abîme de la détresse.

C'est à peine s'il écoute l'inspecteur. Ce dernier a envoyé des hommes interroger les habitants de la Rue des Granges, dont les demeures dominant de leur élégance la Place Neuve. Il n'y a pas d'habitations plus proches. L'inspecteur trouve ahurissant que personne, là-haut, dans le silence de la nuit, n'ait entendu le vrombissement de la voiture, car il s'agit bien d'une puissante voiture. Et pas non plus le fracas du choc et du vélo projeté en l'air qui retombe en se disloquant à grand bruit. Puis le cri ? Le long cri de la passante peu avant six heures du matin ? Un cri à faire se dresser les cheveux sur la tête ! L'inspecteur se refuse à

croire que personne, vraiment personne n'ait perçu quoi que ce soit de peu ordinaire, que personne n'ait éprouvé assez d'inquiétude pour sauter du lit et jeter un coup d'œil par la fenêtre. Ils pourraient nous dire quelque chose sur cette voiture, qu'ils ont dû voir filer, même en restant cachés derrière leurs grands rideaux. Ils pourraient connaître l'heure exacte et la direction prise. Ça nous aiderait dans nos recherches. Mais non... C'est fou ce que les gens bien élevés ont peur d'être dérangés.

Le lendemain notre oncle Bernard vient nous chercher. Ma cousine Jo, pour Josette, qui a déjà sept ans, l'accompagne. Béa, pour Béatrice, mon autre cousine, est une grande. Elle a dix ans. Meriem a préparé notre valise, avec des habits et des jouets qu'on aime. On garde notre ours à la main. On est un peu chamboulée mais notre père nous a expliqué ce qu'est une opération. On doit ouvrir le dos de notre mère, le réparer à l'intérieur et puis le recoudre. Pour faire ça, on doit l'endormir profondément. Ensuite, quand elle sera bien réveillée, elle devra rester très tranquille. Après un certain temps elle ira mieux. On pourra lui rendre visite à l'hôpital. Quand elle sera tout à fait guérie, elle rentrera à la maison. En attendant, Meriem va rester disponible pour elle, puisque notre père va reprendre son travail. Nous, on sera bien mieux à la ferme. Jo nous annonce que notre tante Livia va nous faire choisir un lapin. Il y en a beaucoup, des blancs, des bruns, des tachetés. On donnera un nom à celui qui nous plaira le plus et il restera le nôtre. On s'en occupera pendant notre séjour et puis chaque fois qu'on reviendra à la ferme. L'idée d'avoir à soigner un lapin nous rassure et on n'est plus aussi triste de laisser notre mère, notre père et Meriem sans nous, en ville.

On se souvient vaguement de ce départ et plus vaguement encore des trois premières semaines à la ferme. Le temps passait lentement quand les cousines étaient à l'école. On rendait visite à notre grand-mère. Elle reniflait en nous voyant. On s'en allait cueillir du trèfle pour le lapin. Sa couleur? Son nom? Oubliés.

On revit par contre la violente secousse de l'événement survenu en novembre. Il nous a tellement ébranlée qu'on a voulu rentrer tout de suite en ville. Pourtant on n'a rien vu. Et si on a pu approcher les intimes soubassements de notre perception enfantine, ce n'est pas seulement à douze ans, au récit de notre père, mais à présent, en écrivant. Sans figer la conscience dans une explication mais en revivant l'épisode qui pour la première fois, à quatre ans, nous révèle que le monde autour de nous n'est pas aussi accueillant qu'il paraît. Qu'est-ce qui se dissimule derrière les rassurants décors ? Si on veut vraiment le découvrir, on pressent qu'on va s'enfoncer dans des obscurités sans issue.

Les deux cousines sont à la ferme ce matin-là. Elles ont ordre de rester dans leur chambre et de jouer avec la plus petite. Interdit de sortir. Elles savent pourquoi. Nous pas. Il y a comme un malaise dans l'air, un troublant bouleversement dans la routine. Par la fenêtre on voit notre grand-père, l'oncle Bernard, les valets de ferme et deux inconnus longer les deux logements et disparaître dans la cour, du côté qu'on n'aperçoit pas. Puis sort la tante Livia, portant une grande bassine. Elle revient et ressort avec d'autres récipients. Les cousines ont déployé un jeu de l'oie. Elles insistent pour qu'on quitte la fenêtre.

– Qu'est-ce que tu attends ? Tu crois que tu peux voir à travers les murs ?

On demande ce qu'il y aurait à voir. Elles disent qu'on les embête, qu'on ferait mieux de choisir un pion. Le vert ou le jaune ? Les autres sont pris. Béa lance les dés. Le jeu commence. On entend un bruit de moteur, des portières qui claquent, des cliquetis métalliques, un charivari de voix masculines, particulièrement fortes et volontaires. De petits cris colériques. Des geignements. On dirait que quelqu'un a de sérieux griefs contre ce qui se passe dans la cour. Les récriminations augmentent de volume. Soudain explosent des hurlements de terreur. Les cris ne cessent plus, effroyables, des cris dont la douleur aiguë nous révolse.

Plus question de jouer.
Avancer, reculer, perdre ou gagner...
Qu'importe! On veut savoir. Comprendre.
Mais déjà l'évidence du sang, de la cruauté humaine
De la violence et du meurtre de la bonté nous assassine.

Parce qu'on a quatre ans on se révolte à fond, sans concession aucune. On ne veut rien entendre des cousines, qui ont fini par expliquer gentiment, posément, rationnellement le sort du cochon. Elles font tout pour nous réconforter. Elles disent que c'est triste, bien sûr. On ne vit pas à la campagne, alors on n'a pas eu le temps de s'habituer à ces choses-là, qui ne leur plaisent pas non plus mais sont inévitables. D'ailleurs de la violence, il y en a bien autant en ville, même si on ne s'en doute pas. Nous, on ne veut rien savoir de l'inévitable. On est ulcérée. On délire de colère contre les bonnes raisons de faire boucherie. Contre la fatalité nourricière. Et surtout contre la nécessité de saigner le cochon avant d'offrir enfin à la malheureuse bête, sanglée sur un tréteau, tondue et suppliciée, le don de la mort. De *la mort amie*...

Les ultimes gémissements se sont éteints, laissant la place au tumulte de l'affairement général. On ne pleure plus. Mais en nous l'assombrissement progresse. Aujourd'hui encore, on a du mal à comprendre comment, à quatre ans, alors qu'on ne savait rien de la mort et qu'on n'avait pas mesuré l'ampleur de la désolation qui pesait sur notre père et Meriem, on a pu associer les ténèbres des hurlements et le sang sous le couteau du boucher aux trois mots vélo-dos-repos. Sans être au courant de rien on a pressenti la vérité. Alors, par clairvoyante invention et enfantin désir, on a refusé d'être plus longtemps mise à l'abri du malheur...

On a voulu sauver notre mère
Tombée d'un coup de couteau
Dans le dos

Quête

Le coma a duré trois mois. Notre mère a beaucoup changé. On dirait qu'elle s'est éteinte, que son corps s'est vidé de son sang juvénile et passionné. Pourtant les médecins affirment qu'elle s'en sort mieux que prévu. Quand pour la première fois elle a rouvert les yeux, elle ne semblait voir en nous que des masques brumeux. Avait-elle perdu la mémoire ?

Notre père n'en aurait pas été plus désemparé, tant il craint sa réaction si elle mesure en toute conscience l'ampleur du désastre. Lui-même, après le diagnostic médical, en a l'esprit torturé. Le dos, la nuque, la tête ont trop souffert. Ce n'est pas uniquement le violon qui est en miettes mais la possibilité d'en jouer, donc la carrière de violoniste. À l'*Ensemble de la Porte Neuve* il ne faut plus songer. À un avenir de soliste encore moins.

Et que devient l'élan musicien ? Car la musique est bien plus qu'une affaire d'instrument, de virtuosité, de noble profession, de partitions à travailler, de concerts à donner, d'applaudissements... La musique ne va-t-elle pas perdre, sous le coup du désespoir, son envergure inconnue, plus vaste que l'ouïe et l'entendement ?

Quoi qu'il en soit notre mère ne pourra plus tenir le violon ni manier l'archet. Pas non plus aller et venir en toute liberté. Seules les dernières séquelles de l'inconscience la protègent encore de la réalité : d'innombrables limites vont s'imposer à son existence. Dont le centre restera la maison. Une maison sans autre enfant, jamais. Une maison où elle ne pourra même plus développer ses talents culinaires, partageant avec Meriem, dans la cuisine en joyeuse pagaille, l'art des saveurs. Une maison sans aucun rôle actif dans le monde : la maison de la femme invisible.

Il faut pourtant se résoudre à lui dire qu'elle ne se déplacera qu'en fauteuil roulant ou avec des béquilles, ce qui est bien plus pénible mais vaudra mieux. Réduite à l'immobilité complète elle risque, en effet, à la longue, une aggravation de son état. Exclues les encouragements lénifiants ou à demi-menteurs :

Fuir l'évidence du mal serait bien le pire.

La convalescence est longue, dans une clinique spécialisée, entre ville et campagne. La parole est revenue. Ce qui se passe du côté de la pensée, notre père ne le sait pas. Les dialogues se limitent pour le moment aux évidences pratiques. Toute la force vacillante est convoquée pour les affronter. Il faut encore du temps jusqu'à ce que notre mère puisse se tenir debout, soutenue par une professionnelle de la rééducation, qui va lui apprendre à se débrouiller avec les béquilles.

Enfin notre mère peut rentrer à la maison. Elle est ravie. Mais une fois passé le plaisir de se retrouver avec nous trois, dans un cadre où chaque meuble et objet l'accueille comme un bon vieil ami, ne va-t-elle pas se sentir piégée? Se dire que la maison, c'est bien beau, quand on peut en sortir sans excessives contraintes et honorablement rejoindre le dehors où tout le monde s'active à gagner sa vie? Désormais elle doit dire adieu à l'indépendance financière et ne compter que sur notre père, en plus d'une rente pour invalide. Elle aura droit, sans doute, à des dédommagements si la police parvient à identifier, arrêter, faire juger l'irresponsable qui a failli la tuer... et va la tourmenter à vie.

Où en est donc la police? L'inspecteur est venu interroger notre mère dès qu'elle a pu parler. Elle se souvient parfaitement de la voiture. Son croissant vrombissement venait de la Corraterie. Le désert de la nuit, traversé en trombe, se chargeait d'imminente menace. Abasourdie notre mère a dirigé son vélo plus près du trottoir. Soudain une masse blanche lui a bondi dessus. Plus rien

que du noir. Quand elle revoit la scène, elle ne peut pas s'empêcher de penser à un ours polaire, cette bête du Grand Nord à la formidable puissance, fonçant sur elle sans même remarquer sa présence. Du moins avant le choc. Après, à n'en pas douter, c'est la fuite, la fuite à toute vitesse...

L'inspecteur sait déjà que la voiture était blanche. Des traces de blanc ont été détectées sur le vélo démolí. L'enquête auprès des carrossiers n'a rien donné. Par contre on lui a signalé qu'une grosse cylindrée de couleur blanche a été vue dans le parking d'un grand hôtel, l'après-midi d'avant les faits. Qui est propriétaire de ce dangereux bolide? Impossible de trouver son nom sur le registre des clients. C'est probablement un individu de la région ou un étranger de passage, logé chez des privés. Les policiers comptent sur l'aspect spectaculaire du bolide pour que quelqu'un le signale. La presse en a parlé dans les comptes rendus de l'accident. De nombreuses personnes ont téléphoné. Rien de sérieux. Mais la police n'est pas près de lâcher la piste, assure l'inspecteur.

– Qu'il fuie au bout du monde, ce nuisible, on finira bien par le boucler!

Avec une intuition aiguisée sous la lame de tout ce qu'elle a perdu en moins d'une minute, notre mère perçoit dans la voix rassurante de l'inspecteur la vibration d'un doute. Pas sûr qu'il se l'avoue à lui-même. Toujours est-il qu'à partir de ce moment elle ne lui fait plus vraiment confiance. Elle sent que la police bute contre un obstacle, un énorme obstacle... mais lequel?

Jusqu'alors notre mère a compté sur la justice
Pour dépasser le non-sens du désastre
En invoquant face aux ténèbres
De nouvelles étincelles
De conscience
Émergeant
Du mal

Pourtant notre mère ne se berce pas d'illusions. Si l'ignoble individu, resté aveugle à son volant en déchirant le silence de la Place Neuve bien éclairée, est réellement arrêté par la police et amené devant la justice, il y a bien peu de chance qu'il ouvre les yeux pour remarquer autre chose que lui-même dans son monde à luxueux bolides. Est-ce que d'autres, peut-être, seraient amenés à réfléchir? Est-ce que ça changerait quelque chose? Pas sûr que notre mère puisse anticiper clairement, à ce moment-là, ce qui se passerait pour elle au cours d'un procès. Il lui semble qu'en témoignant en public elle partagerait le choc destructeur, comme elle partageait, en musicienne, l'élan créateur. Ce renouvellement du partage la délivrerait peut-être de l'opacité du pire, ou du moins allégerait un peu la souffrance.

On s'interroge, tant d'années plus tard, ayant perdu père et mère... On s'interroge, responsable à présent d'une quête qui continue d'être la leur dans notre propre aventure de vivre... On s'interroge... On ne cesse d'être travaillée par la question qui nous relie à nous-même et aux autres, que nous connaissons si peu, si mal, y compris les plus proches :

D'où peut naître le périlleux
Tressaillement de conscience
Libérant sur un violon brisé
La musique de l'univers?

Le récit entamé par notre père dans le fracas des vagues, c'est à nous maintenant de le poursuivre, incarnant le sens vivant qui en nous échappant nous conduit. Comme le sentier qu'on suit cet été sur la berge du Rhône, entre les passages au soleil brûlant et les traversées délicieusement ombreuses, tandis que se déroule sur l'eau le large et rapide scintillement qui descend vers la mer si lointaine, dont l'étreinte salée nous manque infiniment.

On se rappelle alors que le blanc bolide à demi ensablé a été retrouvé au fond du Rhône, lors d'une opération de dragage après une crue. Réapparition de l'inspecteur, trois ans après les faits. Qui sait si les numéros du châssis et du moteur ne vont pas dégager une piste? Car entretemps l'enquête n'a fait que s'enfoncer dans les sables. L'ensablement a gagné notre mère aussi, enlisée dans une interminable dépression. Elle semble écœurée d'elle-même, des autres, de tout. C'est à peine si elle jette un œil sur la voiture dégoulinante, enchaînée et soulevée par un palan. Elle ne lit même pas l'article accompagnant la photo, dans la *Tribune de Genève*.

La dépression s'aggrave. Jusqu'au jour du coup de sonnette. Meriem est allée faire les courses. Nous, on est à l'école. Notre mère n'a envie de rien, surtout pas de sortir de l'isolement. Deuxième coup de sonnette, plus fort, plus insistant. Notre mère hésite encore à faire du bruit en prenant ses béquilles, signalant une présence qu'elle ne se décide pas à manifester. Est-ce qu'il y aura un troisième coup de sonnette? Il n'y en a pas. Seulement un incertain toc-toc-toc à la porte, dont le surprenant ricochet ne peut pas venir de l'inspecteur, ni d'un employé de la poste, ni d'un représentant de commerce ou d'assurance.

Intriguée, notre mère va ouvrir. La salue une fière jeune femme, bouche carmin, épais cheveux noirs avec une frange au bord des yeux noirs, soulignés de noir. Tailleur rouge. Bottes noires.

– Je sais bien que j'aurais dû le dire tout de suite... mais c'est que j'ai peur du boss, et des féroces, et de la police... Alors voilà : j'étais dans la voiture qui vous a shootée... Est-ce que je peux entrer pour vous expliquer ça ?

Sidérée notre mère a du mal à répondre. Mais d'un grand geste du bras et de la béquille, elle indique la direction du living. La jeune femme a la bonne idée de fermer elle-même la porte d'entrée, une manœuvre plus facile pour elle que pour l'accidentée. *Du nouveau, enfin du nouveau!* pense notre mère sans piper mot. Puis elle dit :

– *Je vous écoute, oui...*

Notre mère est de son époque et d'éducation calviniste, donc plutôt prude ou du moins très pudique. Ce n'est pas à nous qu'elle a fait le récit détaillé de cet entretien mais à notre père. C'est de lui que nous tenons les mots de la visiteuse imprévue.

La jeune femme a hésité à aider notre mère pour qu'elle puisse s'installer sans béquilles dans son fauteuil habituel. Finalement elle n'a pas osé et s'est assise en face d'elle sur le canapé. Elle demande si elle peut fumer, ça lui serait plus facile de parler sans restriction, sans avoir peur de choquer ou de faire trop mal. Sa relation des faits va donc se dérouler à travers de dansantes volutes de fumée, s'évadant vers le plafond. Notre mère se demande si autre chose que de la fumée va enfin sortir de la bouche carmin.

– *Si je l'appelle le boss, ce sale type qui vous a fauchée sous mes yeux, c'est qu'il a pas arrêté de se vanter comme s'il était le maître du monde. Des pleins aux as ou de pauvres crétins qui rêvent d'être pris pour des banquiers, j'en connais assez pour avoir compris que ce client-là, c'était du spécial. Un vaniteux, comme ils le sont à peu près tous, mais frustré du pouvoir, ça non. Peut-être pas maître du monde mais gros gros boss. La voiture en jetai, évidemment... Quand il m'a fait monter il était déjà bourré à en dérailler de vulgarité et j'ai d'abord dit non. Seulement il a sorti deux gros gros billets et ça m'a fait changer d'idée.*

*Toujours le fric... C'est moche. Mais moi, j'ai jamais vu grand-chose d'autre que du moche, alors... Comme je restais pas la bouche ouverte et les yeux ronds à l'écouter dévider ses vantardises, ça l'a mis en rogne. Le voilà qui hurle, avec son accent bizarre, genre suisse-allemand, mais différent quand même : *Quoi! Tu crois pas que je suis le boss, le vrai boss, le boss de tous les riches et tous les minables qui rêvent de l'être : le boss de l'or... Propriétaire d'une des plus grandes mines d'or sur cette foutue planète! Alors tu vas m'obéir, ma petite, tu vas te donner du mal, hein, tu vas t'agenouiller comme tout le monde pour adorer le gros bâton en or... ou en peau de vrai mâle, de gagnant, quoi!**

Et c'est là que le rodéo a commencé. Comme si le boss de l'or devenait fou de sa propre image et devait foncer en avant, devait violer la ville, devait fusiller le silence comme une fusée lubrique. J'étais terrifiée.

J'ai vu le vélo. Je vous ai vue. J'ai vu le désastre arriver. Il le cherchait...

Et déjà c'était trop tard. Qu'est-ce que j'aurais pu faire? J'ai crié, oui. Je criais, criais, criais. Alors il m'a flanqué son poing en pleine figure. Le bolide fuyait. Je ne savais plus où j'étais. Dans du pire que moche, oui. Il m'a fait descendre en pleine campagne. Il était dessoûlé. Ses petits yeux clairs me dominaient de tout leur mépris. Quand il a cessé de me bousiller le poignet pour m'empêcher de filer, sa bouche en cul de poule s'est tordue en menaçante grimace et sa mèche de vieux beau a gigoté sur son front de rougeaud. Il m'a fait vraiment peur avec sa toute-puissance de boss de l'or. La police il s'en foutait. La justice il s'en foutait. Son or transitait par Genève, où il était raffiné et conditionné en lingots pour fournir, entre autres, les USA. Qui pouvait lui chercher des poux en Suisse, où l'or est plus fort que les sanctions contre son pays qui se fout des droits humains, ce phantasme des faibles, comme il disait? D'ailleurs, si je m'avisais de sortir un mot de ce que j'avais vu, j'aurais la visite de plus féroces que lui, bien plus féroces... Et maintenant va au diable, sale femelle, et n'oublie surtout pas : silence de mort, ou la mort.

Je prends le risque de parler. Pourquoi maintenant? À cause d'un client. Un grand Noir à l'air triste. Je l'interroge sur sa tristesse. L'exil. Il ne peut plus vivre dans son pays si riche en or et diamants, l'Afrique du Sud. Où s'imposent les lois de l'apartheid. Il m'explique le scandale de la domination blanche, et la souffrance de son peuple asservi, pour lequel il continue la lutte.

Alors je me dis : j'ai peur, j'ai peur, et pas pour rien. Mais est-ce que je ne prendrais pas le risque de la peur, pour dire la vérité, même si je dois prier la musicienne de ne pas s'en servir... Car ça me détruirait. Et ça serait en vain.

Meriem rentre à l'instant. Notre mère lui présente *une jeune femme qui a connu le pire*. Thé? Café? Alcool? La visiteuse opte pour le café et elles le boiront les trois, avec des sablés maison, aux noix.

Rage

Notre mère a émergé d'un coup de la dépression. Le contraste entre l'incertain toc-toc-toc à la porte que deux coups de sonnette n'avaient pas ouverte et le réalisme cru du boss de l'or en dominateur cyniquement irresponsable, sûr de son impunité, a eu l'effet d'un électrochoc. Cependant, même si l'invalidé au violon brisé reprenait des forces et redevenait sensible à quelques lueurs autour d'elle, tout se passait comme si elle sortait d'un océan de boue dont la noirceur lui collait à la peau.

On avait seize ans quand notre père nous a transmis les mots de la visiteuse imprévue. En père avisé il a utilisé le personnage du *boss* pour nous mettre en garde contre le *côté boss* des hommes et de bien des femmes aussi, qui sont plus habiles à le dissimuler. Ou alors trop malheureuses, trop injustement traitées pour ne pas tomber dans les travers de l'esprit de revanche.

Il faisait clairement allusion à notre mère. Elle devenait d'une pénible intransigeance. Criait pour un rien. Maugréait aussi contre elle-même. Elle ressassait dans une rage insurmontable son insurmontable impuissance face à l'emprise de l'or, qui menaçait la diseuse de vérité, elle et toutes les autres.

*Réagir serait en vain en vain en vain
Rien n'est fort que la force de l'or
Et la séduction et la férocité
De l'enfer qu'il soutient*

C'est cette année-là que notre grand-mère de la ferme tombe malade. Elle perd la mémoire et le sens de l'orientation. Elle pleure à tout bout de champ, sans savoir pourquoi. Elle peine à manier

les casseroles. Elle se brûle les doigts. L'équilibre lui manque. Elle trébuche. On la retrouve par terre dans sa cuisine. Dans le jardin, à côté du persil qu'elle n'a pas cueilli. Dans la basse-cour, dont elle n'a pas refermé la porte. Il faut courir après les poules, canards, dindons qui sans se presser s'évadent vers les prés.

Notre tante Livia prend sa belle-mère chez elle, non sans réticences. Elle a déjà un travail fou et se plaint que ses deux filles ne l'aident pas. Jo n'a pas terminé ses années d'école. Béa, la plus grande, fait un apprentissage d'écuyère, dans l'idée d'aménager plus tard sur un terrain de la ferme son propre manège.

Notre grand-mère décline si rapidement qu'au bout d'un an elle n'embarrasse plus la tante Livia. On se retrouve en famille pour le culte et l'enterrement. La femme du pasteur joue à l'harmonium des airs que notre grand-mère avait appris à aimer quand sa fille les interprétait au violon. Amertume et sanglots.

Notre mère en deuil se sent plus que jamais la sacrifiée, et sacrifiée pour rien. Condamnée par un sacrificateur sans noblesse, sans conscience, sans autre réalité qu'une arrogance extrême, une vulgarité exacerbée par l'or et un monstrueux pouvoir de nuisance.

Elle enrage. Elle refuse d'être précipitée dans l'insignifiance par une seule et dominante valeur : l'or. Elle pense à Bob et au grand Noir dont a parlé la visiteuse. Bob s'est éclipsé des USA pour ne pas avoir à souffrir de la ségrégation ou du racisme plus tenace qu'une sangsue mentale. Le grand Noir a choisi la lutte contre l'apartheid et l'exil du résistant qui continue d'agir, de loin, pour que persévère le combat en Afrique du Sud.

Quelle action possible pour notre mère?
Fini le beau rêve musicien ! D'ailleurs
Quelle musique peut faire taire la loi
De l'or ? N'est-il pas le boss universel ?

Notre mère qui se voit dans la pire impuissance et ne veut pas lutter contre des moulins à vent en arrive à se consacrer uniquement, comme un mollusque sans espoir du côté de son corps dénué de force, à se bâtir une coquille de plus en plus protectrice. Elle fait désormais confiance à un neurophysiologiste d'avant-garde, qui a peut-être une vague prémonition des espoirs qu'offriront plus tard les neurosciences. Il possède en tout cas un grand pouvoir de conviction et parle de traitements innovants qui peu à peu pourraient lui rendre sa mobilité. Subjuguée par les infinis possibles du Progrès, notre mère se soumet à toutes les analyses et expériences. Les exercices les plus pénibles ne la rebutent pas. Ni l'ampleur des factures.

Notre père ironise en appelant ce spécialiste encombrant l'horizon de notre mère à béquilles *ton Docteur La Science*. On est bien loin, entre nos parents, des yeux fermés dans l'accord musical! Quoi qu'il en soit le médecin devient pour notre mère l'homme d'élite qui l'aide à bâtir sa coquille de désirs et croyances salvatrices. Elle n'en sort plus, sauf en une circonstance qui donne vie dans nos mémoires...

À la musique de la vie frêle
La vie sans or ni pouvoir
La vie hors coquille

Après la mort de sa vieille épouse, c'est maintenant notre grand-père qui pose problème. Il est si accablé de chagrin qu'il laisse tout tomber, y compris ses abeilles. Il vend ses ruches et n'y pense plus. Notre tante Livia doit le houspiller pour qu'il se lave, se rase, s'habille correctement. Et ne force pas sur la bouteille, sa seule consolation, à l'entendre. Il ne quitte plus son bureau, plein de paperasses qui jaunissent. Le journal lui tombe des mains dès qu'il a lu les gros titres et les avis mortuaires. Notre mère tente de

lui changer les idées en l'invitant à passer une semaine en ville. Il dit plusieurs fois non, puis finit par accepter. C'est plus qu'une réussite : une éclaircie, pour nous tous.

Meriem le chouchoute et ça lui plaît. Notre père lui fait visiter le barrage de Verbois et l'usine électrique. Ça parle à son esprit positiviste et à son admiration de la technique. On l'emmène au bord du lac. On fait même un voyage sur un des grands bateaux à vapeur de la Belle-Époque. Notre mère vient aussi. On débarque en France. On mange une grande truite du Léman, à la chair rose, dans un restaurant à la terrasse couverte d'une tente rouge qui avive le teint et la bonne humeur. Santé! On visite la coquette petite ville d'Yvoire. Notre grand-père s'achète un canotier et rajeunit de vingt ans. Dans le frissonnement de la lumière sur l'eau bleue on le dirait sorti d'une toile impressionniste. On se promène lentement sous les platanes du quai, en parlant de tout et de rien, ou se taisant sans contrainte. C'est déjà le déclin de l'été. Une flottille de barques à voiles est immobilisée au milieu du lac. Soudain la brise se lève et elles avancent, penchées. On se sent libérée aussi, légère sans savoir pourquoi, seulement parce qu'on ne s'ennuie pas. Or en famille c'est rare! On mange des glaces. On suit des yeux les flèches des mouettes qui piquent sous le bec des cygnes les bouts de pain jetés par des gosses en effervescence. Des baigneuses s'éclaboussent au bout de la jetée. De jeunes hommes en maillot de bain jaune, vert, noir les interpellent avant de les rejoindre à grand bruit. Se connaissent-ils ou pas encore? La question nous amuse. De réponse il n'y en a pas. On ne voit plus que des silhouettes qui nagent ensemble vers le large. Comment est-il possible que la banalité devienne un enchantement? On fait des photos où tout le monde a joyeuse mine. La vie resplendit.

On garde la mémoire d'une grande
Parenthèse bienheureuse et réelle
La vision d'un lumineux accord
Avant l'abîme du subit héritage

Il détruit tout accord possible entre la ville et la campagne à la mort de notre grand-père. Fauché par une crise cardiaque cinq ans après sa visite chez nous, qu'il n'a pas désiré renouveler. Même à Noël. Les parents vont le voir parfois le dimanche, une heure ou deux. Nous, sa petite-fille, pas souvent. On est occupée par les études, les lectures passionnées, le cinéma, les amies surtout, le premier amour... Bref, on se détache des père et mère, plus encore de la famille élargie, qu'à notre âge intolérant, borné aux fiers pétilllements d'intelligence, on juge sans intérêt.

Durant les cinq années avant le choc du testament que le patriarche a fait modifier à l'insu de tous, on ne s'est guère souciée de la tension qui s'accroît entre nos père et mère. On est trop exclusivement à l'écoute de notre moi qui s'affirme. Si on ressent, comme avant un gros orage en août, de l'électricité dans l'air, on essaie de minimiser les dégâts possibles et de filer ailleurs, en vitesse. La maison dont l'agréable apparence n'a pas changé devient une prison et le mensonge rôde dans tous les coins. On invente des recherches en bibliothèque pour aller flâner avec notre amoureux. On sait que notre mère a sa propre issue de secours du côté de son *Docteur La Science*. On apprend sans dramatiser que notre père a la sienne, de temps en temps, en compagnie d'une jeune femme plus exubérante et sportive que notre mère à béquilles. Seule Meriem, efficace comme à son habitude et pourtant seule à regarder par la fenêtre, comprenant que le temps qu'il fait a des choses essentielles à révéler, seule Meriem semble encore respirer à l'aise entre les murs du quotidien.

Aux obsèques du patriarche paysan, le notaire, homme bien connu dans les villages alentour, propose une date pour l'ouverture du testament et laisse entendre que les choses ne vont pas être aussi simples que prévu, suite à une modification souhaitée par le défunt.

—Il ne vous en a pas parlé ? C'est navrant. Nous verrons cela à mon cabinet.

Pour mesurer l'impact de cette nouveauté testamentaire sur le moral de notre mère, on ne doit pas oublier l'autre imprévu qui juste auparavant a fissuré sa coquille optimiste : la chute brutale du *Docteur La Science*. Dans sa soif d'ambitieuse innovation, l'homme d'élite n'a pas craint de falsifier des résultats et patatras... le talentueux chercheur, pas aussi habile qu'il se l'imaginait, est mis à l'écart et menacé d'une outrageante dénonciation. Il doit filer sans demander son reste, probablement en Australie, où il a de la parenté. Notre mère, toujours disloquée et branlante, sent sa coquille partir en miettes.

Tombe à pic la part imprévue de l'héritage!

Se crée un nouveau rêve
De vie à l'abri du péril
Un rêve consolidé
Par les privilèges
De la propriété

Le patriarche avait déjà transmis ses terres, comme de juste, à son fils paysan. Sans changer d'avis quant au principal héritier, il a finalement désiré donner un terrain à sa fille. Le terrain des ruches, comme on l'appelle. Il s'agit d'un grand pré en bordure de forêt. Il jouit du même splendide panorama que la Maison de Maître, étant situé un peu en hauteur. Depuis le vieux temps des ruches sa valeur a prodigieusement augmenté, comme celle de toutes les terres de la région, convoitées par les constructeurs de villas mais pour la plupart en zone non constructible, pour préserver l'agriculture et le paysage. Ce terrain-là échappe aux restrictions.

Cette nouvelle, qui enchante notre mère, est vécue comme une catastrophe par notre cousine écuyère. Sur ce terrain des ruches elle comptait installer son futur manège, attendant à une villa qu'elle ferait construire, avec bureau de réception et logement pour elle et son fiancé, footballeur professionnel. Il est prévu que sa petite

sœur reprenne l'appartement libéré à la ferme. La famille de l'oncle Bernard a donc tout planifié depuis longtemps. Ce que la tante Livia et la cousine Béatrice nomment *une lubie de vieillard faible d'esprit et diaboliquement manœuvré* démolit d'un coup le programme longuement couvé dans un nid de certitudes. L'oncle Bernard, par contre, n'est pas enthousiasmé par ce futur où son épouse se rêve déjà en active et douce grand-mère. Notre oncle se demande ce qu'il aura à transmettre à ses éventuels petits enfants. Est-ce que ses bêtes, ses prés, ses vignes et vergers ne finiront pas sacrifiés au plus offrant? Qui parmi ses proches en prendra la responsabilité, quand il n'aura plus la force de travailler, diriger, s'adapter? Personne. Il faudra vendre. Transformer la terre en avoir bancaire. Quel chagrin! Avec ou sans le terrain des ruches... qu'est-ce que ça change? Notre cousine Jo a horreur des conflits et ne prend parti pour personne. Quant à notre oncle Bernard, il ne veut pas se rendre la vie impossible en contrariant notre tante Livia et l'aînée de ses filles. Il les laisse batailler, navré que sa sœur doive supporter des insinuations aussi injustes que venimeuses. Il n'a d'ailleurs aucun argument pour dissiper les convictions du duo enfiévré de dépit : notre mère a mis à son profit l'incapacité de son père à juger sainement. Pas moyen de dissuader les furieuses de porter plainte pour abus de faiblesse et faire annuler toute correction au premier testament, seul rédigé par une tête d'homme solide, ne se laissant pas gouverner par une enjôleuse de fille.

Notre mère ulcérée entre dans une rage à faire peur.

Il aurait pu être possible, peut-être, de partager ce terrain en une partie pour le manège, une autre pour une villa où notre mère jouirait de la belle vue, mais toute issue pacifique est désormais ruinée. Face au duo dans son fielleux déploiement de mensonges, prétentions, rancœurs et sottises notre mère ne peut que s'élancer au combat. Ce ne sont pas deux béquilles qui vont l'en empêcher, au contraire! La dernière volonté de son père trouvera devant la justice une fille armée pour la défendre, et avec fougue!

Larmes

Notre mère se prépare à une guerre
Pour sauver la coquille idyllique
Et se retrouve coupée en deux.

D'un côté la réaliste qui fourbit sa fureur, prépare le discours sans merci qui doit sabrer l'inférieure arrogance du duo des menteuses, calcule le montant à payer pour la future villa et celui des hypothèques venant compléter l'héritage financier, dont elle connaît maintenant le chiffre, plus confortable que prévu.

De l'autre côté la rêveuse imaginant sa vie à l'orée de la forêt, au rythme des saisons, des variations de la lumière, des phases de la lune. Elle se réjouit d'avance du changeant spectacle de la nature, se voit l'amie des écureuils, des oiseaux, des chevreuils. Elle repense à son enfance et Anaïs lui manque. Qui sait si elle ne va pas réapparître un jour ? Il y aurait tant de choses à se raconter... Même disparue pour toujours Anaïs reviendra dans la nouvelle demeure, ni traditionnelle ni bourgeoise, aux lignes sobres, non pas en béton mais en bois, avec de grandes verrières où méditeront les nuages, ruissellera la pluie légère ou zigzagueront dans un éblouissement les éclairs... Ah ! quel vibrant bonheur !

Notre père ne fait pas partie du tableau, dont il ternirait le vernis de réussite affective. Nous, on est sur le départ, on ne risque plus de troubler la sérénité. Quant à Meriem, qui demeure indispensable, est-ce que notre mère s'est préoccupée de ses désirs ? Nous, on voit bien que Meriem a du mal à supporter les passages entre l'humeur guerrière et l'idéal de la vie hors conflit. Mais le souci d'elle-même n'est pas son fort. Quand on lui demande de ses nouvelles, on entend toujours le même refrain :

– *Un peu fatiguée. Mais ça va. Ce n'est pas la mort.*

Notre mère, en route quelques semaines plus tard pour le Tribunal de première instance, est sûre qu'elle aura gain de cause dans le désolant conflit de succession. Le notaire ne s'inquiète pas non plus. Il est vexé par les sous-entendus d'incompétence à son égard et compte bien rabattre leur caquet aux deux obtuses campagnardes. Que l'héritier principal doive être le plaignant, notre mère n'a pas pris garde à cette évidence, avant d'apercevoir son frère dans l'antichambre. Il est assis, tout seul, grand corps massif affaissé sur un banc. On dirait que ses larges épaules ont du mal à maintenir levée une tête trop lourde. Il la redresse au bruit que font les béquilles. Se met debout. Pose sur sa sœur un regard perdu. Deux larmes se devinent sur ses joues hâlées de paysan. D'une voix à peine audible il murmure :

– *Elles ne sont pas méchantes, les pauvres.*

À l'instant tout s'éclaire
Et tout est renversé
Le piège guerrier
Est déjoué

Notre mère comprend enfin que son frère *n'a pas le choix*. Il ne peut pas désavouer son épouse et sa fille aînée sans les blesser plus profondément dans la fierté qui les rend aveugles, et ne peut pas faire tort à sa sœur, qu'il sait parfaitement loyale. Sa clairvoyance même et sa bonne volonté l'enferment dans l'impossibilité du choix. Mais *quelqu'un d'autre a le choix*.

Le choix d'ouvrir le piège et de libérer la vie, en perte de rêve et blessée, mais *autre*, inconnue, en métamorphose, en nouvelle création. C'est notre mère seule, dans ces circonstances

particulières et à l'instant même, qui a le choix. Elle pose une des béquilles contre le banc. Elle saisit la main de son frère. Elle la serre contre son cœur. Elle reprend sa béquille. Elle s'en va.

Ce n'est pas du tout la volonté du patriarche.
Ce n'est pas à lui qu'elle obéit. Ni à son frère
Qui n'exige rien. Ni même à la simple justice.
Moins encore à la loi du moi en or, en guerre.

Alors à quoi? À la musique perdue? À la vie et la mort amies?
Qui sait? Elle est trop bouleversée pour raisonner, même si elle
n'a jamais pressenti aussi fortement la voie à suivre.

Il s'agit d'abord de trouver une cabine téléphonique, d'appeler le bureau du Tribunal, de signifier l'abandon de ses droits à l'héritage, ou quelle que soit la formule, et de demander qu'on lui envoie les papiers à signer. Puis elle immobilise un taxi de passage et donne son adresse. La voie continue de la mener vers une plus limpide clarté sans qu'elle cherche à savoir comment. En arrivant à la maison elle se dirige vers une commode. Tiroir d'en bas. C'est là qu'elle a fourré le premier disque de l'*Ensemble de la Porte Neuve*. Dans sa détresse d'orpheline du violon elle ne l'a jamais écouté. Elle comprend que peut l'éclairer à présent l'histoire de Didon et Énée piégés par les puissances malfaisantes, drame antique transformé et mis en musique par Purcell. Elle pose le disque sur la platine et son cœur en révolution reconnaît...

Reconnaît l'illusion de grandeur
En action pour piéger les humains
Et reconnaît le choix possible ou non
Selon les rencontres et circonstances
Pour s'échapper ou du moins libérer
Le frêle envol
De la conscience

Il serait trop facile d'assimiler le duo mère-fille acharnées à la possession du terrain des ruches aux deux *wayward sisters*, les insolites jeteuses de sorts de l'opéra de Purcell, bien que le fielleux mensonge les ait rendues tout aussi maléfiques, semble-t-il.

Notre mère a entrevu dans les larmes de son frère et sa voix triste disant que les deux femmes ne sont *pas méchantes, les pauvres*, une vérité infiniment plus confuse, plus proche du vertige de la réalité, autrement dit : insondable.

Remonte de ce puits sans fond une espèce d'innocence qui ne nie pas le mal et ne l'efface pas mais le désamorce de la perversité. On n'a pas affaire à de puissantes sorcières soutenues par les Furies, comme autour de la reine dans l'opéra, mais à deux malheureuses aveuglées par convoitise et jalousie. Notre mère, jusque-là, ne s'est pas rendue compte à quel point elle les vexait dans leur obsessionnelle fierté. Même si elle n'était pas du genre à parader, elle appartenait à leurs yeux au monde de la *Maison de Maître*, où elles n'ont jamais mis les pieds. Elles croient sincèrement peut-être que notre mère a séduit son vieux père en jouant des béquilles pour l'attendrir et en égarant sa raison par les charmes d'un délicieux séjour en ville. Et voilà que cette privilégiée, non contente d'être devenue une citadine raffinée, s'avise de vouloir s'appropriier le plus beau coin de la vaste campagne héritée par son frère !

Mais qui a gardé la petite, lors de l'accident, quand sa mère était assez folle pour faire du vélo en pleine nuit dans la ville déserte ? Et plus tard, qui était assez bonne pour s'occuper de la grand-mère qui perdait la tête ? Qui a nourri le grand-père pendant plus de cinq ans ? Et pour quelle récompense, tout ça ? Non seulement l'ingratitude la plus choquante, mais la prétention d'empêcher l'entrepreneuse Béatrice d'ouvrir sur l'idéal terrain des ruches un manège qui rassemblera des clients aisés, faisant honneur à la commune. Sans compter qu'ils seront prêts à s'intéresser aux

produits de la ferme, vendus sur place, avec un bon bénéfice. Il s'agit donc d'une ambition utile à la famille comme à la société et non pas d'un caprice d'égoïste, surtout capable de se faire plaindre et assister, maintenant qu'elle ne peut plus enchanter un public de m'as-tu-vu avec sa musique de l'ancien temps.

Notre mère se dit qu'elle non plus n'est pas *une méchante...* mais *une pauvre* peut-être bien, et pas seulement par l'arrogance aveugle du boss de l'or, qui a brisé son corps et son violon. Une pauvre comme la reine abandonnée par un Énée qui se croit appelé à un destin supérieur. Appelé par Jupiter, alors qu'il est abusé par les sortilèges des sorcières, ennemies de l'amour.

À un inconnu du siècle de nos parents, le XXème, surtout si cet inconnu vient de dépasser la quarantaine, nul besoin d'un Dieu pour être un dieu lui-même, lancé comme une fusée dans l'espace social et le succès. Il suffit d'être couronné de sourires, caresses et divins compliments. Notre père n'a pas caché sa liaison avec une jeune femme rencontrée au cours d'une randonnée en montagne. Du temps où notre mère partait en tournée avec son violon, il rejoignait ses amis du Club Alpin pour gravir l'un ou l'autre sommet et retrouver l'immensité sauvage, la blancheur inhabitée, le ciel démesuré. Plus nécessaire encore après le désastre cet agrandissement de l'horizon l'a mené à une aventure imprévue, sans grave conséquence à ce qu'il affirme très sincèrement. Il n'a pas résisté à une attirance assez naturelle, n'est-ce pas ? Mais il tient à minimiser l'impact de cette errance passagère sur son lien à notre mère, un lien autrement profond, dit-il avec émotion, un lien fidèle à la femme de sa vie et à la mère de leur enfant.

– *Ne prends pas ça au tragique... Tu es ma bien-aimée... Mon âme est à toi...*

Et voilà l'âme et le corps à nouveau séparés. Fatalement ? Notre mère, que cette question ne cesse de tourmenter, n'a pas encore de réponse. Elle viendra. Mais pas avec des mots.

En attendant elle essaie de composer avec le doute, l'angoisse, l'accablement de cette révélation, pas vraiment une surprise. Attirance amoureuse tout ce qu'il y a de plus naturelle, n'est-ce pas? Mais naturelles aussi les pulsions de l'agressivité et de la jalousie. Elle-même n'est pas à l'abri des penchants naturels, et pas des meilleurs. Sa rage à posséder le terrain des ruches, à bon droit il est vrai, n'était pas dénuée d'une certaine jouissance face à la déconvenue de l'écuyère, la florissante sportive au fiancé footballeur... Blessée dans son corps et sa vocation, notre mère s'irritait de l'insolente santé des forts en sport et n'était pas fâchée de troubler leurs plans de carrière. Ne prenait-elle pas sa revanche sur ses béquilles et sur la jeune partenaire dans les ébats sexuellement sportifs de son mari, qui n'était ni un résigné ni un fantôme vidé de sang?

Notre mère écoute encore et encore l'opéra dont elle n'a pas pu être le premier violon et qui maintenant, après tant d'années sur les béquilles, lui rend les ailes très fragiles de la clairvoyance. Elle entend l'intuition de Didon, qui au milieu des festivités languit d'une peine incompréhensible. Déconcertante aussi la perplexité de notre mère, si peu en phase avec les convictions de son époque inventive, gagnante, divertissante, érotiquement joueuse et désinvolte. Didon s'en ouvre à Belinda. Et notre mère à Meriem.

Meriem est une femme de bon sens, libérée de la banalité pratique par sa bienveillante vivacité. Elle accueille ce qui vient sans imposer de jugement. Elle est sans malice comme sans perfidie. Ni heureuse de tout, ni chagrine, Meriem rend le monde autour d'elle et les êtres qu'elle côtoie plus lumineux que nature.

– Meriem, j'ai pris une décision : je passe des béquilles au fauteuil roulant.

Meriem ouvre de grands yeux. Il faut vraiment qu'il y ait du neuf pour que son employeuse et amie devienne enfin réaliste et cesse de rêver à la vertu reconstructive des béquilles. Avant de se

confier et d'expliquer le pourquoi de ce revirement, notre mère demande à Meriem de déballer le fauteuil, qui vient d'être livré, et de l'aider à l'essayer.

Ça ne va pas tout seul. Il faudra s'exercer. L'une à s'asseoir et se relever. L'autre à diriger et pousser. Les deux vont faire un tour dans la rue. Ça marche mais comment s'évader vraiment, par exemple dans un des parcs magnifiques proches du lac? Monter dans le bus avec une chaise roulante n'est pas possible à l'époque. À pied, c'est trop loin. Tous les lieux amplement verdoyants semblent hors de portée. Il faut un taxi. Le chauffeur pourra aider à installer notre mère et placer le fauteuil replié dans le coffre.

C'est le matin le printemps
On dirait qu'il pleut du soleil
En route pour l'autre monde!

Cette première sortie de l'équipe du fauteuil roulant est si nouvelle, si aventureuse dans l'apparente absence d'aventure que les deux femmes, ravies, se mettent à se tutoyer. Encore du nouveau! À ce nouvel épisode de la vie amie participent les frémissants immobiles dans la brise légère : les grands arbres. Leurs nobles silhouettes encadrent la vaste pelouse. Personne en vue. Ce n'est pas l'heure des chiens, ni des bébés, ni des jeux après l'école, ni des méditations, ni des rendez-vous amoureux. La présence toute proche mais cachée du lac intensifie la lumière. Elle s'unit à la fraîcheur des ombres là où se rassemble la verte communauté des feuillages où sautillent, chantent, virevoltent les passereaux et s'élargit le silence.

Meriem et notre mère s'installent au bord d'un long bassin rectangulaire. Un tout petit jet d'eau clapote. Il mêle sa voix menue et insignifiante à la leur, qui s'inquiète d'un sens.

Fugue

– *Passer de la vie amoureuse à la vie amie : une épreuve à en perdre l'esprit!*

Meriem le comprend bien. Pour la première fois elle se confie et parle de l'ami qu'elle voit depuis des années les dimanches et lundis. Un homme marié, un céramiste qui vit seul dans son atelier, séparé de son épouse refusant le divorce par conviction religieuse et conformisme social. Depuis quelques temps Meriem n'a plus le droit de le voir. Il est gravement malade. Cancer. Soins palliatifs. Sa famille monte la garde. Son épouse surtout, obsédée du qu'en dira-t-on. Elle tient à passer pour exemplaire. Les rares fois où Meriem a pu se glisser à son chevet, il ne l'a pas reconnue. Il va mourir et elle n'ira pas aux obsèques. On le lui a interdit. Même son fils, qu'elle a rencontré et qui lui donnait des nouvelles par téléphone ne veut plus être appelé. Sa mère lui a fait jurer d'oublier cette sale histoire de vulgaire boniche, même pas chrétienne, pouah! Manquerait plus qu'il l'ait non seulement tripotée dans son lit mais couchée sur son testament, ce vicieux! Alors là... on verra ce qu'on verra...

– *Rien de pire que ce genre de sorcière. Et de plus réconfortant qu'une Meriem.*

Notre mère ajoute qu'elle a rencontré cette volonté jalouse et dominatrice non pas seulement chez les autres qui cherchaient à lui faire du tort mais en elle-même, à l'insu de sa propre lucidité. Elle raconte la renversante révélation par les larmes. Il a fallu les deux traces de larmes qui luisaient vaguement sur des joues hâlées pour lui ouvrir les yeux. Sans les larmes de son frère piégé dans la triste affaire d'héritage d'un terrain à la vue imprenable, elle-même n'aurait pas eu le choix entre la loi du moi, qui en l'occurrence correspondait à la vérité légalement défendable...

Le choix entre la loi du moi
Et l'universel vertige... du cœur?
De l'âme?... Les mots flanchent
Face à la fuyante réalité
Que l'enfance... la musique...
Et le désastre de leur extinction
Ont laissé pressentir

Or le choix démunie est plus fort

Que la fatalité du corps disloqué
Condamné au sec tac-tac-tac-tac
Des béquilles comme le monde
Au langage des mitrailleuses
Qui défendent la possession
De l'or et la docilité gratifiée
De miettes dorées

Mais ni l'ouragan ni le poème
Ni l'existence ou non du hasard
Ni l'intelligence ni la naïveté

Rien jamais n'a forcé
Les larmes qui libèrent
Le choix créateur

Meriem soupire. Elle peut enfin avouer ce qui la tourmente depuis plusieurs semaines et qu'elle n'osait pas dire. Elle va devoir quitter Genève pour s'occuper de sa vieille mère. Elle a plus de quatre-vingts ans et vit depuis des années à Marseille, plus précisément à L'Estaque, dans la famille d'une sœur de Meriem. La fabrique où travaille son beau-fils va fermer et on lui offre un emploi dans une succursale au Nord de la France. Toute la famille va donc se déplacer là-bas, mais la vieille mère refuse absolument

de quitter sa *courée*. Une cour collective entre des enfilades de petits logements mitoyens, construits par les ouvriers immigrés, italiens puis maghrébins. Là elle n'est pas dépaycée, même si son français reste rudimentaire. Elle connaît tout le monde et ses voisins l'aiment bien. Elle tient à finir sa vie au soleil, dans la petite maison où elle se déplace sans trop de difficulté, maintenant qu'elle ne voit plus que du brumeux partout. Meriem est la seule, dans la parenté, à ne pas être chargée d'une famille et pouvoir habiter avec elle.

– *Ce serait moche de me défiler, non ? Mais toi, comment te laisser tomber, après ce que tu as dû vivre et que j'ai partagé ? Je ne sais pas quoi faire. Je n'en dors plus.*

– *Meriem... est-ce qu'il y aurait peut-être une chambre pour moi, dans cette petite maison, s'il n'y a pas trop d'escaliers à monter ? Est-ce que ta vieille mère m'accepterait ?*

– *Tu parles sérieusement ? Ta fille va s'en aller, bon. Mais ton mari ? Tu laisserais ton mari tout seul ? Il serait d'accord ?*

– *Il n'est pas vraiment un malheureux solitaire, tu le sais. Mais il tient à sa bien-aimée, comme il m'appelle, et de toute son âme... Alors la distance n'est pas la perte du lien... pour les âmes... Il faut tenter l'expérience, tous les deux. On verra. Pour moi ce serait une ouverture inespérée. Et pour toi, Meriem ?*

– *Pour moi ça résoudrait tout. La petite maison peut t'accueillir, ma mère aussi. Elle te connaît déjà... Mais même avec la mer toute proche, L'Estaque et le quartier des courées ça n'est pas Genève ni le terrain des ruches...*

– *Bien sûr et c'est ce qui me plaît ! Le rêve de la vue sublime, de la villa en pleine nature, à l'architecture remarquable, le rêve du confort de rêve... C'est fini ! J'accueille le péril d'être en vie, Meriem, et ça va rouler...*

Notre mère se dresse sur son nouveau fauteuil et les deux amies se prennent dans les bras, en larmes. Et puis éclatent de rire !

Nous, à ce moment-là, on a déjà fait nos valises. Avant le grand voyage on vit chez notre amoureux. On va bientôt partir ensemble. Un soir, on s'aperçoit qu'on a oublié... quoi? Quelque chose qui nous paraît indispensable. Toujours est-il qu'on revient à l'appartement. Pas besoin de sonner. On a encore la clé. D'ailleurs il est tard. Meriem se sera déjà retirée dans sa chambre. Nos parents, on ne veut pas les déranger. En vérité on n'a pas vraiment envie de les voir. Mais on va les entendre... Est-ce qu'ils se disputent? Non, ce n'est pas une dispute. Plutôt une confrontation. D'une intensité si peu ordinaire qu'on reste clouée sur place. On ne pense même pas à l'évidente indiscretion. L'inconnue en nous se sent à tel point concernée par ce qui se dit que bienséance et morale sont complètement dépassées. Il s'agit de ne pas troubler par notre présence importune et notre grain de sel un dialogue à la recherche d'un accord difficile, tourmenté, peut-être inaccessible. On demeure à l'écoute et invisible. Hors de nos projets personnels mais au centre de nous-même. On est suspendue au-dessus de l'abîme d'une communion possible ou illusoire à distance, entre les deux êtres dont les corps en fusion nous ont donné la vie et qui maintenant s'interrogent sur une autre expérience de la relation créatrice. Car c'est de cela qu'il est question entre nos père et mère, en train de donner vie...

Donner peut-être vie
À un autre envol de la vie
Enracinée dans la perplexité
Et en croissance vers l'inconnu

Le dialogue n'a rien de théorique, ni doctrinaire, ni même logique. Il ne se réduit pas à des calculs pragmatiques et pas non plus à des élans émotionnels. À un esprit philosophique il paraîtrait naïf et banal. Une âme sensible le jugerait dépourvu de poésie. Pour une mentalité religieuse il manquerait d'élévation.

– *Je suis malheureux comme une pierre que tu jettes à la mer. Tu prends le large et tu ne veux pas t'encombrer d'un homme qui ne te comprend pas. Car non, non, et non je ne comprends pas ton revirement dans cette affaire d'héritage. Qu'est-ce qui t'a pris ? De toute façon, ton idée c'était de vivre sans moi. Et ça, c'est une douleur qui me rend fou.*

– *Oui, c'était bien mon idée, mais plus maintenant. Grâce à mon revirement, comme tu dis justement, j'ai été libérée de la séparation. Pas pour toujours sans doute. Mais si la communion, même fugitive, demeure possible, la prisonnière n'est plus emprisonnée. C'est une expérience toute personnelle, due à des circonstances particulières et à l'attitude de mon frère, un homme déchiré, à bout d'angoisse et qui ne revendiquait rien. C'est impossible à expliquer... Je m'apprêtais à défendre mes droits à la possession d'un bout de terrain et je me suis trouvée soudainement devant un vide. Ou peut-être dans un vertige de conscience qui m'a vidée de tout ce qui n'était pas, pour parler comme Antigone, la loi non écrite du cœur. Une impulsion incompréhensible, tu as raison, mais pour moi fulgurante.*

– *Un coup de foudre qui t'ordonne de m'abandonner.*

– *Abandonner l'homme de ma vie ? Le retrouver au contraire.*

– *Les paradoxes ne te font pas peur. Je les trouve trop faciles pour être honnêtes. Avoue que tu prends une revanche vraiment excessive suite à la liaison frivole et sans conséquence que j'ai eu la sottise de t'avouer. Je veux bien la rompre dès demain. Je t'idéalisais en femme désenchaînée de la jalousie.*

– *Tu es l'homme de ma vie mais je n'ai plus la tentation de t'idéaliser. J'ai la plus instinctive méfiance envers les idéaux : des miroirs aux alouettes. La belle maison sur le terrain des ruches était un idéal et je remercie la vie de m'en avoir débarrassée. Je me suis même sentie allégée de ma haine ravageuse envers le boss de l'or, ce génie de l'anéantissement. J'ai fini par le trouver plus à plaindre que moi, qui ai appris à boiter au-delà des évidences. Quant à la jalousie... Bien sûr que je suis jalouse. Tant qu'on vivra sous le même toit, je ne pourrai pas m'empêcher d'être jalouse. Même si je ne te reproche rien. Et*

surtout pas de dire la vérité. Mais à distance le lien va se renouveler. Je désire plus que tout en faire l'expérience. Avancer, homme et femme, de l'élan amoureux à la vocation familiale puis à la vie amie, reliée par l'intime solitude.

– Le solitaire ce sera moi. Je ne vois pas qui pourrait te remplacer, qui me parlerait comme tu me parles, qui m'aiderait dans ma vie personnelle, pas toujours à la hauteur de la vie amie parce qu'elle est une vie en lutte.

– La vie amie et la vie en lutte... un beau couple! Si j'avais pu faire carrière avec mon violon, nul doute que j'aurais moi aussi expérimenté la vie en lutte. L'affrontement des ambitions. La mainmise des pouvoirs. L'oppression de l'échelle sociale. La quête sans fin de l'égalité. Je ne sais pas comment je m'en serais tirée sans trahir la musique... et le silence intérieur, sa source. Toi, mon toujours aimé, où en es-tu dans ta lutte?

– C'est plutôt une sournoise bagarre en ce moment. J'ai affaire à des politiciens avides de plaire à leur électorat, les uns pour vendre les Services Industriels à l'économie privée, qui prétend que les usagers y trouveront leur compte, les autres pour les sauver des illusions néolibérales et assurer la propriété relativement démocratique de l'eau, du gaz, de l'électricité. Les uns cherchent à m'évincer, les autres à me nommer directeur. Je navigue sans autre boussole que la soif de justice et la perplexité. Il ne manquait plus que ma femme me laisse tomber, que ma fille s'amourache d'un freluquet voyageur et que Meriem qui s'occupait de tout me fasse faux bond. Un parfait désastre.

– Un freluquet voyageur... c'est comme ça que tu traites l'amoureux de ta fille? Tu es simplement jaloux, toi aussi. Tu préférerais que ta fille soit une frigide pimbeche? Quant à Meriem, elle est appelée par les circonstances auprès de sa mère et ces mêmes circonstances se révèlent favorables à une échappée pour moi, si injustement privée d'indépendance. Si j'avais gardé un corps en mouvement, est-ce que je serais restée sagement vertueuse? Perplexité. Oui c'est bien le mot qui nous unit. Le boss de l'or ne m'a laissé que des voluptés amoindries. Il méprisait les femmes, violemment consommées pour s'assurer de sa domination, autant qu'il haïssait les hommes, bons à trimer à mort dans sa mine et la boucler.

– *Donc tu t'obstines à me quitter, en croyant que la séparation sera dépassée. Quelle blague ! Tu prétends nous métamorphoser en invisibles. Mais moi je ne veux pas mourir avant la mort. Je veux te voir et partager ta vie. À qui d'autre pourrais-je me confier ? Qui stimulerait en moi l'art de penser ?*

– *Moi non plus je n'ai personne que toi à qui confier ce qui m'habite en ayant l'impression d'une connivence créatrice...quasi sacrée... C'est un sentiment que j'éprouvais dans l'amour... Quand ton sexe effleurait le mien et que j'en gémissais avant même la délirante fusion... C'est cela que j'aimerais retrouver au prix de la distance... mon abandon à ta vigueur... tu comprends ?*

– *Oui, peut-être...J'essaie de comprendre. J'entrevois, peut-être, une présence que l'absence ne peut supprimer... Seulement cacher. Soustraire à l'emprise. Une aventure, oui, peut-être. La douleur d'une illumination renouvelée en endurant l'épreuve de la distance. Moi aussi je me souviens de l'intime approche, de tes yeux fermés, de ton gémissement : un appel... Oui, maintenant mon corps dit oui. Mon corps frémit dans la nouveauté de la rencontre. Car c'est moi qui m'abandonne à la vigueur de ton choix... à l'amour en acte... à l'audace de vivre dans la perplexité...*

C'est fini pour les mots
Et on se retire
Sans faire plus de bruit
Qu'en entrant
On a les mains vides
On a oublié
Ce qu'on venait chercher
De si important
On a trouvé tout autre chose
On ne sait pas vraiment quoi
Peut-être la légèreté
D'une feuille qui se détache
Et la fougue
D'un coup de vent

Échos

Quand on vide l'appartement où on a passé notre enfance et que notre père a occupé jusqu'à la fin de sa vie, on retrouve la petite valise aperçue dans la chambre de notre mère, un jour où on lui rendait visite à L'Estaque. Il l'avait donc emmenée à son retour, après l'intime cérémonie des obsèques, où nulle parole n'avait été prononcée, dans les silences entre la musique.

La petite valise est vieillotte mais en bon état et toujours belle, d'élégante facture. On sent la patience et le plaisir que l'artisan a pris à laisser les coutures visibles, en guise d'ornement pour un soigneux travail. En cuir noir et brillant, la petite valise est ourlée à ses bords du même cuir brun clair que sa poignée et que les coutures apparentes. Au moment de l'ouvrir on ignore quel voyage nous attend. On n'a jamais demandé à notre mère ce qu'elle gardait si précieusement à l'intérieur. En tout cas rien qui ait du poids. La petite valise est aussi légère que si elle était presque vide. Que nous réserve ce vide plein d'on ne sait quoi?

L'émotion nous bouleverse. On a en main un objet qui nous plonge dans ce que nos parents chérissaient l'un et l'autre et qu'ils nous transmettent non plus en paroles mais dans la réalité concrète d'un objet : la perplexité.

La rencontre à trois dans la perplexité est si intense qu'on hésite à ouvrir la petite valise, préservant la grandeur de l'inconnu. Nous revient en mémoire le dialogue entendu il y a tant d'années par une porte entrouverte et les derniers mots de notre père, soulignant le lien entre amour et audace. Clic ! Clac ! Les deux fermetures sont ouvertes. On soulève le couvercle. Apparaît le trésor.

De vieilles cassettes, telles qu'on n'en fabrique plus depuis l'invention des CD. Notre mère, dans sa chambre de L'Estaque, dispose d'une radio qui n'est pas des plus modernes mais sert déjà d'enregistreur-lecteur. Notre père doit avoir le même appareil, puisque tout laisse penser qu'avant son veuvage il échange une provision de musique avec notre mère, en compagnie de laquelle il passe une journée et une nuit de loin en loin. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle notre mère a voulu changer de chambre. Elle vit toujours dans la même courée mais elle loue ce qui a été un atelier de cordonnier, blanchi à neuf, de plain-pied et suffisamment grand pour y loger un lit à une place et demie en plus de l'armoire, de la commode où est posée la radio, d'une petite table avec deux tabourets et l'espace pour le fauteuil mobile.

Cette nouvelle chambre la met à l'abri de la tornade ménagère qu'est Meriem dans son génie pratique. Elle s'active dès l'aube comme aide-soignante entre sa vieille mère voilée et son amie invalide. En même temps elle assume toutes les charges domestiques, la cuisine, le nettoyage, la lessive, les courses. Elle garde les bébés des voisines si nécessaire, fournit des pâtes, du riz, de la graine de couscous, de l'huile, du thé à qui en manque à la fin du mois et trouve encore le temps de tricoter.

Notre mère immobilisée aime la solitude pensive et la trouve désormais au cœur même de la courée pleine des bruits qui ne nuisent en rien au silence intime. Une expérience devenue rare dans les villes peuplées de moteurs. Suite à l'ouverture de la valise aux cassettes il s'agit maintenant de trouver l'autre appareil, celui dont se servait notre père. Quand on allait le voir chez lui, dans son grand âge, on le trouvait souvent dans son fauteuil rouge cerise à haut dossier, avec un moelleux coussin dans le dos et de gros écouteurs sur les oreilles. Il gardait les mains croisées sur la couverture bariolée en tricot, cadeau de Meriem, qui lui tenait les jambes au chaud. Il avait les yeux fermés, à demi endormi dans un nuage de musique.

Ce qui nous intrigue le plus, dans la petite valise, ce sont les cassettes hors commerce, seulement annotées à la main d'un titre en un mot. *Route, Ombres, Chaos, Pêcheur, Pavot, Vagues, Chien, Traces, Remous, Désert*, etc. Ayant trouvé le lecteur de cassettes, on le branche, on met les écouteurs, on manipule divers boutons... enfin résonne... un instrument à cordes. Lequel? On dirait un luth. Tout à coup nous revient en mémoire une circonstance dont on n'avait pas mesuré l'importance. Dans la courée où notre mère prend le soleil, elle entend un jour une frêle musique dans une maison voisine. Il s'agit d'un Arménien qui a été emprisonné dans son pays, à l'époque derrière les miradors du rideau de fer. Il a réussi à s'enfuir, sans rien emporter que son oud.

La tristesse heureuse
Un chant d'oiseau
Libre dans le ventre
De l'oud
La main humaine
Fait vibrer les cordes
Et les échos
De la vie amie
Dépassent les murs
Couverts d'yeux morts
Obsessionnels tueurs
Du moindre envol

Dans le silence d'un étonnement sans bornes on croit entendre la voix du maître de l'oud, le voisin en exil qui a ouvert à notre mère une porte inespérée grâce à un nouvel instrument. Notre père lui a apporté l'oud puis les cassettes où elle enregistrait ses propres improvisations, une fois qu'elle a été suffisamment instruite. Ainsi s'est poursuivi le dialogue d'amour-ami qui avait demandé la distance et la dépassait.

On se renseigne auprès de Meriem, affaiblie par l'âge mais à l'esprit vif. Elle aussi est stupéfaite par l'énigme des circonstances, faisant que notre mère doive son initiation de musicienne à deux Arméniens, l'un privilégié de la fortune, l'autre un exilé sans le sou. Qu'il s'agisse du violon ou de l'oud, de l'expérience de la concertiste ou de la solitaire animée par le lien créateur, c'est la musique qui importe, l'itinéraire vécu par la musique, de sa naissance et son épanouissement jusqu'à sa mort par arrogance aveugle, puis son imprévisible résurrection.

La vie née du silence
Et sans cesse y revenant
Par la musique la dignité
Qui ne commande pas
Ne détruit pas
Ne tue pas
Mais réduit le carrousel
Des grandeurs
À l'état de décor de foire
Pour éblouir et distraire
Et glorifier et rabaisser
Et duper et mater
Les pauvres les riches
Les malheureux humains

Notre mère, qui a dû renoncer, non sans douleur ni rage, à son rôle d'interprète virtuose, devient donc à son tour compositrice. Elle a gardé suffisamment de force dans les bras, grâce aux béquilles, et peut apprendre à jouer d'un instrument qui repose aisément contre elle, assise dans son fauteuil d'infirmes. Le manche de son oud, étant plié à l'endroit des clés, n'est pas très long et lui convient d'autant mieux. Comment se fait-il que nous n'ayons rien su de cette nouvelle aventure musicale? Nous n'allions pas

souvent trouver notre mère à L'Estaque. Pas plus d'une ou deux fois par an. On la savait bien entourée. On téléphonait rarement. Pas de portable à l'époque mais un téléphone mural dans la cuisine. C'est dans la cuisine aussi qu'on se réunissait les jours de visite, consacrés à Meriem autant qu'à notre mère. On s'installait ensemble autour d'un bon repas, qui durait tout l'après-midi, jusqu'à l'heure de reprendre le chemin de la gare. On riait beaucoup. On parlait de tout mais pas de l'oud. Le rôle essentiel de l'oud dans la vie de nos père et mère nous a complètement échappé. Tant d'années plus tard, à la découverte de la petite valise, on a compris que l'oud parlait aussi, mais autrement, indirectement, plus paisiblement et subtilement que les mots de la conversation ou de la réflexion.

On s'est donc appliquée à écouter les cassettes. Pas de coup de foudre, il faut bien l'avouer. Au début on n'a entendu qu'une musique un peu répétitive, pas excitante du tout. Comme une petite pluie orientale sous le froid brouillard occidental. C'est alors qu'on s'est mise à écrire l'histoire de notre mère aux béquilles et que l'histoire a commencé dans le brouillard. De même avec la musique de l'oud. On a dû écouter, écouter, écouter encore pour que le brouillard s'irise de scintillements, s'entrouvre de deux trois échappées puis se dissipe enfin et que le dépassement...

Que le dépassement de la blancheur
Nous entraîne vers l'intensité bleue
Vers la légèreté renaissante
Vers la clairvoyante perplexité
Dont le monde encombré
D'illusions tapageuses et bavardes
De bruyantes fumées et d'ennui
De frénésies et de noirceurs
Est si désespérément
Veuf

Le monde dans lequel on écrit l'histoire de notre mère musicienne, qui a vécu dans son corps le meurtre de la musique, est un monde où la promesse de vivre agonise. Où les *boss de l'or* détruisent la sécurité commune sur une planète colonisée par l'économie d'accumulation, de croissant rendement, d'armement. Où chaque jour réserve de nouvelles horreurs commises au nom d'un idéal sans miséricorde ou d'une glorification du profit. Les performances *high tech* ébahissent comme des tours de magie. Leur incontestable réalité renforce la suprématie élitiste et la docilité générale. Tout est permis, sauf de perdre. Cette morale des apparentes ou ex-démocraties consterne. Oppressante actualité. À nouveau l'impensable supprime la vie d'un peuple entier, le massacre, l'affame, le prive de soins, le couvre d'opprobre et de mépris, pour faire oublier son histoire et tuer son avenir.

Est-ce qu'une frêle musique volera
Sans en avoir les ailes plombées
Sur ce mouroir où triomphe
La plus cynique violence?

Un effrayant bouffon s'impose, dirait-on, aux commandes du monde entier, que sa spectaculaire prétention métamorphose en colossale *trappe à dollars*. Il a un rêve lui aussi, comme Martin Luther King, mais pas de la même eau enfin partagée. Il rêve de développer la plage la plus sélecte du Proche-Orient, sur la terre actuellement clôturée comme le sont tous les camps de la mort. Des hôtels de luxe succéderaient à la ville surpeuplée, traumatisée par les bombes, les chars, les drones, les soldats robotisés pour brutaliser les habitants, dont plus de soixante-cinq mille ont déjà été exterminés. À l'arrière des palaces se construirait la ville de l'intelligence supérieure à tout, démultipliée par la technologie et ses prodigieux artifices. Ce rêve d'un monde brillamment bâti sur des misères effacées des esprits, sur des ruines et des cadavres en masses, sur des plaies à jamais ouvertes et des malheurs sans fin, ce formidable rêve n'est-il pas depuis toujours une réalité?

Et la fragilité musicienne une autre? Comme s'il y avait deux histoires humaines, l'une qui perpétue l'emprise des dominations et l'autre la grâce, même douloureuse, de vivre? On reste perplexe.

Et confiante dans la perplexité, qui ouvre à l'éternel inconnu. *Car moi aussi je t'aime, ô éternité*, dit Nietzsche, l'aventurier de la pensée comme expérience périlleusement vécue. Par un bond prodigieux *au-delà du bien et du mal* le philosophe-poète résiste aux impératifs de son temps. Mais si triomphant demeure l'atavisme de la pulsion dominatrice que Nietzsche, avec son *Surhomme*, ne libère pas, lui non plus, du puissant envoûtement.

Alors à qui se fier? À une femme flanquée par terre par un vaniteux mâle? À une victime renonçant à lui faire payer son arrogance, pour ne pas mettre en danger la hardie vendeuse de sexe qui lui révèle la vérité? À une insensée qui refuse un héritage auquel elle a droit? À une épouse qui prétend ranimer les liens avec l'homme aimé en allant vivre loin de lui, hors confort, dans une chambre ouvrant sur une cour commune? À une virtuose du violon et ardente concertiste, qui pour finir se plaît à jouer en solitaire sur un instrument bien moins prestigieux?

Cette destinée est celle de notre mère, malmenée par la violence de l'or et foudroyée d'immensité par deux larmes. À l'instant où ces deux pauvres larmes lui révèlent l'emprise de la fatalité, elle résiste, *imprévisiblement*. Elle choisit le péril du grand cœur plutôt que l'idéal du bien-être assuré. Un élan à l'envers du Monde et du Moi. Une liberté qui ne domine pas, ne s'impose pas, ne trahit pas l'envergure des larmes... ni l'appel de l'insaisissable :

L'oud qui gémit met en joie
La nuit noire et les étoiles
Il vibre étonne illumine
Il est amoureux fou

Inconnue

Quelle femme sommes-nous devenue en affrontant, par l'écriture, la mise à mort non seulement de la musique, mais de la profonde noblesse d'être en vie? Le récit qui a commencé à nous éclairer, enfant, par la voix paternelle mêlée à celle des vagues et du vent, le récit sur le pourquoi des béquilles assombrissant l'existence de nos père et mère, la nôtre et peut-être celle de la planète entière, fatiguée des humains et de leur funeste ambition de domination, le récit se poursuit, des décennies plus tard. Il s'agit d'en découvrir en nous et dans le monde les prolongements.

Un dimanche en hiver. Ciel bleu. Du blanc sur les deux montagnes allongées d'un côté et de l'autre de la ville, embellies jusqu'à mi pente par la neige. Comme beaucoup de monde on va saluer le soleil au bord du lac, bleu lui aussi. En vieille errante amie de la solitude, ennemie de l'isolement, on prend le bus. Le trajet sera long. Il traverse plusieurs quartiers et de bout en bout l'une des deux plus importantes rues marchandes, non pas celle des boutiques de grand luxe mais de la mode à la portée d'une nombreuse clientèle. Il n'y a pas foule comme d'habitude, puisque tout est fermé, sauf un des cafés peut-être et deux trois minuscules magasins de tabac, bonbons, loteries pour se rêver millionnaire. Le marchand de châtaignes rôties a rabattu la devanture de son échoppe : une cabane. Même s'il n'est pas de la première jeunesse, comme on sait, car sa figure nous est familière, on l'imagine courant les bois ou enivré d'amour sur un moelleux canapé à fleurs, que l'usure enrichit d'innombrables souvenirs.

Sur les trottoirs habituellement bondés seuls quelques isolés et quelques grappes de passants déambulent d'une vitrine à l'autre, pour tuer l'ennui. L'ennui ne risque rien. Il domine tout. On se

sent oppressée, nous aussi, dans notre bus, comme une vieille chenille en train de se rétrécir et de sécher. Notre ville natale, un des centres du négoce multinational, de la finance et des arcanes du marché de l'art nous apparaît soudain comme un monstrueux cocon, non pas destiné à s'ouvrir, mais seulement à vendre pour de croissants profits les menteuses promesses de multiples et merveilleux papillons sans légèreté, sans envol, sans vie.

Dans le bus il y a foule, avec poussettes, trottinettes, planches à roulettes, petits vélos. Deux chiens trop grands pour être portés ont osé se coucher, mais non pas somnoler, museau entre les pattes, face à toutes ces jambes humaines trimballées avec eux. Les passagers leurs voisins, plus ou moins méfiants, les surveillent du coin de l'œil : *On ne sait jamais ce qui leur passe par la tête, à ces bêtes...*

Peu d'échanges. Les téléphones mènent le bal. Il fait trop chaud. On sent monter l'énervement des gamines et gamins, qui prennent un air mourant ou gesticulent, tapent des pieds, font les malins et se fichent des regards courroucés des parents. *Le lac, les jeux, la liberté, c'est pour quand?* Comme eux on se réjouit de descendre. Enfin le bus arrive à l'arrêt *Parc et Plage des Eaux-Vives*. Ouf! On sort. On respire. On se met en marche.

Mais qu'est-ce qui retient l'attention de la troupe qui à peine hors du bus s'immobilise? On s'avance et à notre tour on reste baba. Une espèce d'énorme parapluie métallique dirige la lumière d'un puissant projecteur sur un couple de mariés, posant devant les hauts battants ouverts d'une des grilles du grand parc. De vrais mariés? Deux mannequins posant pour un catalogue et qui travaillent le dimanche? Bizarre! Des techniciens s'affairent autour du géant parapluie noir à l'armature argentée, monté sur un trépied. Ils sont en noir mais n'ont pas une allure d'invités à une noce. Il s'agit plutôt, on le devine, de photographes de mode. La mariée aux traits asiatiques porte une robe d'une époustouflante élégance, qui lui découvre une épaule, moule sa poitrine et tombe

en vaste corolle jusqu'à ses menus pieds. Pas de volants ni dentelles. Un lourd taffetas. Une sobriété du plus grand chic. Le marié occidental, sans surprise, est en habit. Devant le parc public, métamorphosé pour l'image en riche propriété aux arbres centenaires, le couple en noir cérémonieux et blanc conventionnel mais *high class* joue son rôle à la perfection.

Surtout la mariée, pour laquelle c'est plus difficile. Car malgré le soleil, le froid demeure piquant. Or la jeune femme ne frémit pas d'un cil. Pas un frisson ne parcourt son épaule nue. Pas la moindre trace de tension ne se dessine sur son visage stoïquement souriant. Quelle maîtrise d'elle-même et de la carrière qu'elle a choisie ! On devrait sans doute l'admirer ? Mais non ! Ce n'est pas possible ! Elle nous glace les moelles, cette femme redoutablement disciplinée pour figurer l'idéal du beau mariage international, assuré d'épater les foules. On doit même avouer, à rebours du bon sens, qu'elle nous épouvante et lui aussi, son maître et son esclave :

Cette femme cet homme en pose
Et artificiellement éclairés
N'évoquent en rien le désir
D'une union tendre et voluptueuse
Ni d'un rituel enraciné
Dans la gravité profonde
Et le délire de la fête

Non : ils vendent le spectacle
Du mariage allié aux privilèges
De la fortune qui sanctifie
Le duo plus beau que nature
Dont les charmes dissimulent
En eux en nous la croissance
De l'enfer sur la terre

Comme on est heureuse, tout-à-coup, de n'avoir pas cédé aux bonnes raisons, vu le froid, de nous couvrir avec notre doudoune blanche qui nous tombe jusqu'à mi mollet et dont la capuche est fourrée de noir ! En hommage au soleil, même encore timide, on a choisi notre petit manteau bleu vif, sous lequel on peut enfiler un bon pull et une veste chaude à grandes poches. Nul besoin de s'encombrer d'un sac, c'est parfait. On n'a pas oublié, pour finir, de déployer notre douce écharpe si bien accordée au manteau, bleue elle aussi.

On a donc tourné le dos à la mise en scène du mariage glacial de l'homme en noir avec la femme en blanc. Mais le rythme de la promenade n'est pas encore donné. En compagnie de nombreux autres piétons on reste en attente devant la route à grand trafic. On guette le petit personnage dont le vert électrique va nous mettre en marche et finalement pulser d'ultimes avertissements : *Allons, allons, dépêchez-vous de passer !*

On passe. Enfin nous voilà de l'autre côté.

Avant d'atteindre la nouvelle plage, on longe une vaste étendue d'eau à l'abri des vagues et bordée d'une large roselière destinée à la protection de divers oiseaux lacustres. On voit là, ce dimanche, hors saison des amours et des nids, uniquement des foulques, mais en nombre inattendu. On n'a jamais vu un tel rassemblement de ces oiseaux presque noirs et à becs blancs, modestement dodus, généralement seuls, en couples, ou en petits groupes. Pourquoi se sont-ils tous rejoints à cet endroit ? Pourquoi demeurent-ils ensemble et dans une immobilité surprenante ? Pourquoi ne hochent-ils pas de la tête, comme à leur habitude ?

Ce qui est sûr, devant cet événement rare mais naturel, c'est qu'on ne sait pas grand-chose et même rien. On pourrait sortir notre portable, qui nous fournirait des informations. On pourrait faire une photo. Conserver une image. On résiste.

On est vraiment passée de l'autre côté.
On navigue à vue dans l'inconnu
Posé sur l'eau comme un vivant tapis
D'un gris noir, piqueté de blanc.
Le blanc des becs se prolonge un peu
Sur les fronts. Est-ce un message? Lequel?
Oh! Qu'on aime cette énigme en noir et blanc...

On se rappelle que ce nouveau territoire au bord du lac a suscité d'âpres discussions politiques, il y a quelques années. L'idée était de créer une longue plage publique et gratuite sans renoncer au refuge aquatique pour les oiseaux. Quadrature du cercle! La clairvoyante ténacité d'un habile Conseiller d'État a réussi non sans peine ce que les peuples premiers ont toujours pratiqué : unir le bien vivre de la nature et le bien vivre humain.

Unir... Voilà ce que cherche la solitaire en nous qui s'éveille à la nouveauté d'une reconnaissance primitive, accueillant la réalité comme une présence amie-ennemie, dépassant le jugement à l'occidentale et ses illusions de suprématie.

Car le côté dominateur des esprits formés à la maîtrise rationnelle, à la logique scientifique, à l'habileté technicienne, à la volonté du plus grand bénéfice se montre réfractaire à tout ce qui conteste son emprise, renforcée par de spectaculaires prouesses. Par ses succès même, indéniables, le côté dominateur est empêché de s'unir librement à la troublante étrangeté de l'autre côté, où tout demeure toujours *inconnu*.

On longe à présent le lac. Un grand lac mais pas grandiose.

On doit peut-être à ce paysage dont la beauté limpide n'a rien d'impressionnant et à cette ville internationale qui n'est pas une capitale ni une métropole notre goût pour la réalité sans pompe. Et notre écœurement face au cirque des prétentions, solennités,

richesses, bref, au cirque du grand monde, sans rien de commun avec le cirque sous chapiteau et ses épatants numéros de virtuosité physique, de cocasserie, de fantasques et sensuelles paillettes.

Là, au bord de la plage, marchant parmi la foule cosmopolite, de tous âges et conditions, on a droit aussi à quelques numéros qui font plaisir à voir. Une fillette pirouette et pirouette. Elle tombe. Se remet debout. Se renverse. Fait le poirier. Bravo! Des jeux s'organisent. De ballon. De sable. De ricochets. Se ranime en nous l'intense gravité du jeu, telle qu'on l'a ressentie, enfant. On s'assied sur un muret pour observer un jeu de volant entre un père et son fils. Un petit garçon aux boucles noires, aux grands yeux aux aguets. Il court d'un côté et de l'autre, braquant sa raquette pour attraper et relancer le volant. Pas facile. Les ratés se multiplient. On admire le père, doué d'une rare patience. On reste là, à se demander ce que va donner sa persévérance dans l'initiation. Le père à la plaisante silhouette, dynamique et svelte, nous tourne le dos. Ses cheveux noirs sont coiffés en catogan. Il n'est pas habillé à la mode sportive, comme la plupart, mais porte des pantalons souples, amples, à petits dessins rouges sur fond beige et un pull noir, en grosse laine. On aimerait tant connaître son visage... Un beau visage d'homme, c'est sûr... Un homme qui pourrait être un danseur, tant ses mouvements sont légers, déliés, simplement efficaces. Un homme généreux, surtout, qui donne confiance à son enfant malhabile, au point de le faire visiblement progresser. L'envol précis, côté père, rejoint de plus en plus souvent la raquette du fils, qui exulte. On est sidérée par l'intelligence éducative et le plaisir de l'apprentissage. On s'en va, reconnaissante. Le jeu continue. Le père ne se retourne pas. On s'en va plus loin, encore plus loin dans la réalité messagère.

Le territoire du bleu nous entoure, d'où émerge la mobile blancheur du jet d'eau, le paisible monument d'eau vive. Il parle avec force du vigoureux jaillissement. Il s'élève le plus haut possible. Et il retombe.

Or dans sa chute il s'amplifie
Se déploie en cataracte
Frissonne d'une pluie qui brille
Dans une vapeur de lumière
Et comme en extatique ébullition
Rejoint les obscures profondeurs
Où il disparaît

Le message est à chaque fois semblable et différent, comme à l'écoute d'une musique bien-aimée. Suite au désastre vécu par notre mère et à la multiplication des saboteurs de l'unité vivante et de l'enthousiasme créateur, on a senti se transformer en nous l'ambition. Sans remettre en question sa nécessité, surtout pour les femmes, privées du droit à exercer leurs talents sans restriction, on a pressenti dans l'ambition humaine une dimension plus égalitaire encore et révolutionnaire. On a eu pour ambition non de gagner en visibilité et dominer, mais d'être une vivante en chute libre. On n'a maîtrisé ni le fier élan ni le vertige de tomber de haut. Instruite par la douleur de nos père et mère, on n'a cherché qu'à dépasser la tyrannie mentale des prestiges et infériorités.

On parle en messagère
Qui transmet le silence
Entre les mots
Quand tonne la guerre
Et se multiplie le virus
Qui aveugle et fait brûler
D'une fièvre froide
On souffre en solitaire
De la noirceur sans fin
Et on partage l'éveil
De l'accord
Inconnu

Disparition

On a maintenant le soleil dans les yeux. Le lac scintille. La blancheur des bateaux amarrés nous éblouit. On n'y voit plus très clair. On ne distingue plus les visages qui vont et viennent. On se sent immergée dans la foule des silhouettes brumeuses, qui marchent au rythme du dimanche en déclin. On respire déjà l'odeur du crépuscule en marche. On diminue nous aussi, quoique intensément présente. On ne joue aucun rôle. On n'est personne, ou alors une figure à la Giacometti, mais bleue.

– *Comme cette couleur vous va bien, Madame!*

Voix d'homme. Léger accent. Russe? Peut-être. On ne sait pas à quoi ressemble cet étranger, dont l'ombre vient de glisser à côté de nous et a lancé à la femme en bleu vif, couronnée de cheveux blancs mêlés de gris, cet hommage inattendu. On s'éloigne déjà :

– *Merci!*

L'échange entre un homme et une femme qui se sont croisés un instant et à peine vus ou pas du tout ne s'arrête plus de vibrer... Plongée dans un étonnement sans limites, on s'émerveille de ce qu'a dû ressentir l'inconnu qui ne demande rien mais honore à haute voix l'inconnue en bleu. Quelle musique dans ces quelques mots! On s'envole, on lévite sans quitter le sol, on danse intérieurement. On est un bourgeon, deux bourgeons, dix, vingt, trente, d'innombrables bourgeons qui s'ouvrent dans l'arbre en renouvellement au cœur de la foule. On accueille le fugitif éclair de la rencontre, la rencontre allégée du monde et amoureuse du jardin terrestre, la rencontre avec la grâce qui rallume le paisible volcan de l'infinie reconnaissance.

La grâce ?
C'est bien le mot
Même si on n'imagine pas
Ce qu'il peut vouloir dire
Il est seulement actif
En demeurant nocturne
Et rayonnant

C'est ainsi qu'un minime événement, dont le récit peut sembler banalement anecdotique et complaisant, nous a renversée comme une tornade au souffle tellurique, invisible en surface. Le feu musicien continuait de couler dans notre corps et tout nous faisait signe, écrivant dans les airs les divers mouvements d'une symphonie tragique et bienheureuse. On a même entendu les bravos et reçu les lauriers !

Comment est-ce possible ? On n'en revient pas !

On quitte le lac par une rue qu'on pourrait juger passablement morose, mais on voltige encore dans l'au-delà du jugement. On s'oriente vers l'arrêt de bus le plus proche. Une petite épicerie est à côté. Ouverte même le dimanche. Des gerbes de lauriers trempent dans une grande seille, sur le côté du bel étalage d'agrumes dont les couleurs joyeuses tranchent avec la sombre allure de l'épicier. Un grand maigre dans la force de l'âge, debout sur le seuil du magasin. Il nous toise, bourru, sans piper mot. Il a l'air d'un Kurde, ou Turc, ou Syrien, qui a traversé le pire et dont les sereines apparences de notre ville accroissent le scepticisme. On l'apprivoiserait peut-être à l'aide de quelques achats. Mais on n'aime pas les sacs en plastique et on n'a besoin que d'une branche de laurier. Ça fait un moment qu'on cherche du beau laurier, pas du préemballé de supermarché. On en a besoin pour la recette héritée de notre grand-mère : les savoureuses pommes de terre au four, sur un lit d'échalotes, avec une belle feuille de laurier entre

chaque couche, arrosées d'un bon bouillon corsé puis d'un peu d'huile d'olives pour faire dorer la surface. Les branches offertes dans cette petite épicerie sont très longues et très fournies. On en demande une. L'impassible épicier sort une des gerbes, qui dégouline sur le trottoir. Elle est tenue en bas et au milieu par du fil de fer aux anneaux bien serrés. Il faudrait des tenailles pour le couper. On comprend l'agacement du marchand, qui n'apprécie guère la bonne femme en bleu trop vif pour son âge, pas cliente régulière et même pas munie d'un sac. Bon, c'est entendu. On va prendre la gerbe entière, de quoi aromatiser les gratins, sauces et ragoûts pour une famille nombreuse pendant dix ans. Le prix ? Des plus raisonnables. L'épicier disparaît à l'intérieur et c'est l'épicière qui revient. Une dame à la généreuse corpulence, plus petite et plus aimable que son austère mari. Voilée, mais pas trop strictement. Elle a essuyé le bas des branches et serré autour un joli papier jaune. On la félicite d'être une aussi compétente fleuriste et on prend la gerbe dans nos bras, comme des roses très précieuses, qu'on est très fière d'avoir reçues et qu'on porte très majestueusement. L'épicière éclate de rire et applaudit. On rigole. Le mari, posté derrière la vitrine, semble accorder aux deux rieuses la grâce d'un sourire. Ou est-ce qu'on rêve ?

Arrive le bus. On a un peu de mal à s'installer sans gêner personne avec notre encombrant bouquet vert. Mais quel parfum ! Le voyage de retour en est transfiguré. Non que les voyageurs soient différents et les obsessionnels téléphones moins nombreux. Seuls les enfants, fatigués, au bord du sommeil, se tiennent plus tranquilles. On a l'impression de leur ressembler. Car ce qui a vraiment changé, c'est notre pensée. L'intelligence sommeille et la pensée s'anime, toute éclairée du parfum de la liberté intérieure, sans intention, sans analyse, sans credo, comme en flottement dans une intime clairvoyance. On ressemble à une momie embaumée dans les vivantes senteurs de l'éternité. On ne sait rien. On voit sans observer. On est présente à l'énigme de chaque visage autour de nous, au vibrant trésor des corps immobilisés et

tous ensemble en mouvement. On est sensible à leur charme émouvant et inquiétant, détaché du beau... et surtout de la poudre d'or ou de la poudre de guerre qui en jettent aux yeux des malheureux humains, piégés dans la peur de perdre la face.

L'angoisse n'a pas disparu : elle sourd et coule comme une eau souterraine à la sombre évidence, mais pas nuisible à la façon des déferlements d'arrogance humaine, à l'origine du pire. Les lauriers qui jaillissent entre nos bras nous relient à l'existence de *l'autre côté* : leur bouquet, dans la cuisine, va sécher tout en ravivant la fraîcheur bleue du surprenant dimanche.

L'étonnement se prolonge, deux semaines plus tard, encore un dimanche, plutôt gris que bleu. On se promène, cette fois, dans la Vieille Ville. Au retour, en direction de la Place Neuve, on traverse le Jardin des Bastions. Des ampoules multicolores font la fête autour de la petite patinoire où les enfants apprennent à manœuvrer les patins, perdent l'équilibre, se relèvent non sans mal ou déjà filent et virevoltent. On reste immobile à savourer le carrousel des mouvements et jubilantes couleurs, si salutaire après notre passage devant le Mur solennel où paradent les Pères de la Réforme. En quittant la joyeuse patinoire on tombe sur une célébrité politique genevoise et nationale, un peu moins connu à présent, qui se promène en simple citoyen et en homme vieillissant, qui prend l'air. On ne l'a jamais vu que sur image mais on reconnaît le bon vivant à lunettes et barbichette, qui a proposé, défendu et mené à bien le généreux projet de la nouvelle plage publique et gratuite des Eaux-Vives.

– *Bonjour Monsieur!*

En réponse on reçoit un *Bonjour* surpris et un illuminant sourire. Comme si ce vrai démocrate avait entendu dans notre voix non pas le ronronnant hommage à la fonction supérieure et au prestige, mais le moteur de l'égalité : la reconnaissance partagée.

Extraordinaire coïncidence, d'un dimanche à un autre, en hiver... En rejoignant la Place Neuve, il nous semble avoir tiré un fil étrangement libérateur en écrivant l'histoire de notre mère, une histoire qui sans cesse nous ramène au lieu central où a grandi la ferveur musicienne, puis la nécessité d'écrire. Là est aussi le lieu de la tragédie. Le lieu où se déchaîne l'obsession de la domination.

Le monde : le nouveau labyrinthe. Comment en sortir?

Ses odieuses ténèbres, artificiellement éclairées, sont devenues la réplique du jour et de la nuit constellée, en mieux. Quel moyen utiliser quand l'habileté, le talent, l'imagination, l'art, le savoir, le sport, la sagesse, le bien-être spirituel, tout se transforme aussitôt en marchandise et rentabilité financière? Car dans le labyrinthe le violent système qui garantit la croissance et la séduction de l'enrichissement règne en maître absolu. Héritier du Minotaure, dévoreur de jeunes vies, il s'impose avec un nouveau boss aux visées planétaires. En cynique accapareur, le boss à la richissime médiocrité se croit le nombril de la terre qu'il détruit et le champion des peuples dont il réduit la conscience en esclavage.

En femme éprise de liberté, on a résisté à la fatalité du belliqueux labyrinthe. On a cherché le fil de l'amour plus fort que le *nerf de la guerre*. On a erré, erré, erré. Le fil, si on l'a trouvé, c'est à l'instant de le perdre. On a seulement reconnu sa présence dans l'épreuve personnelle et accepté qu'il échappe à toute emprise.

Le fil qui libère
Ne paie pas
Il dérange
Il blesse
À mort
À vie
Ici

Ici, maintenant que le gris s'assombrit encore au-dessus de la place musicienne et tragique. Ici, dans la ville aimée, qui a peu de chose à voir avec celle des puissants banquiers, du business international ou des chefs d'États signataires de traités rarement respectés. Ici, où le paysage nous instruit depuis l'enfance. Ici où on a appris à lire les présences fugaces comme une bohémienne les lignes de la main. Ici, où on continue de déchiffrer le duo des deux longues montagnes qui n'en mettent pas plein la vue, le duo du fleuve et de la rivière, qui sans fin se rejoignent, le duo sensuel de la terre et du ciel autour de la plage publique et gratuite qui renouvelle Genève. Surtout quand le soleil flamboie...

Wbaaoub! Quel monde! C'est l'été et on se croirait au bord de la mer. On a toujours préféré les criques isolées, en France, en Italie, en Grèce, ailleurs et on est ébahie du changement : le nôtre! On n'est plus contrariée par la foule. Solitaire on danse comme un flocon de neige dans la chaleur ardente. On disparaît... Quelle fête! Unie à tous ces corps dans la ferveur solaire, on partage l'érotique frissonnement... On nage de plus en plus loin dans l'ivresse... On se noie dans la jouissance... Que les corps sont surprenants, émouvants, divers! Quelle magie dans la couleur des chairs... Toutes les nuances d'ivoire et de noir plus ou moins marron, de miel des prairies ou des forêts, de cuivre, de sable, d'ombre impénétrable ou de reflet lunaire... Toutes les présences sont belles sur la plage publique et gratuite. Même les grisonnants squelettes, les pépés ventrus, les maousses, les maigrichonnes, les matrones qui débordent gaillardement des maillots, les bizarres.

Jugés parfaits ou jugés moches, bien ou mal jugés, celles et ceux qui ne jaloussent personne et ne crânent pas sont les plus rares. Ils resplendissent d'humanité. Rien qu'à les voir exister, on jubile.

À l'écart mais en totale complicité on participe aux jeux. On court, saute, s'exerce à ci et ça avec les petits, avec les grands. On se démène dans l'eau. La fatigue nous éclabousse de lumineuse

faiblesse. Repos. Il est temps d'aller faire la queue chez le marchand de glaces. On est bousculée par un macho, obstiné à passer devant nous, la vieille enquiquineuse. C'est raté. Dans la manœuvre on frôle une snobinette. Elle nous toise, offensée. On s'en fiche. Que choisir? Glace ou sorbet? On étudie les saveurs offertes. Il y en a trop. Un casse-tête. On hésite. L'infernal macho, déjà vexé, risque de péter un plomb s'il imagine qu'on s'éternise pour le provoquer. Heureusement que la snobinette minaude, exerçant son charme sur le beau gosse qui prend son temps pour la servir. On est sauvée. La guerre n'a pas éclaté. On s'éclipse, glace à la main. Mmm... On se régale de la paix du cœur, de retour... Oh! Joie! Délice de l'univers humain! Oh!

La métamorphose de l'intelligence dominatrice en élan de reconnaissance envers l'imprévu, les signes obscurs, les étranges coïncidences, l'énigme des rencontres, on la doit au fil *insaisissable*. D'avance il nous a guidée du côté de la plage publique et gratuite, bruyante, pleine d'embûches, de tensions, de conflits et d'entrain, de gaieté, de plaisir. À notre insu d'abord et en éveillant peu à peu la conscience, il a écrit au féminin une histoire de perte et de libération à l'intérieur même du labyrinthe. Où on a progressé en solitaire mais pas seule. Sans rôle social mais pas sans mots. Révoltée par le déclin des droits, des libertés et pire : de la miséricorde. Pourtant confiante, absurdement, dans la grâce des larmes, la grâce de l'allégresse, la grâce de consentir à la *disparition*.

Notre père le silence des errants nuages
Et notre mère la terre musicienne
Donnez-nous l'enfance la vie
Le péril d'être en vie
Le libre feu l'envol
La perte la mort
La vie encore

Le péril musicien

Brouillard	11
Sous-bois	19
Vagues	27
Ville	35
Lueurs	43
Taches	51
Débris	59
Quête	67
Rage	75
Larmes	83
Fugue	91
Échos	99
Inconnue	107
Disparition	115

Sous le nom de *Mireille Buscaglia*
aux Éditions de L'Âge d'Homme (Lausanne)

Le Tourment et l'Infini (poèmes) 1978

Eurydice (poème) 1984

Sève : une tout autre histoire de croissance (récit) 2012

Sous le nom d'*Altra*
à l'Édition La lampe-tempête (Paris)

L'énigme des circonstances (récit) 2016

Sans point final (roman) 2017

Feu-Flamme (roman) 2018

Hors miroir (roman) 2019

Le volcan sous la mer (récit) 2020

Vaillance (Un testament) 2021

De l'air ! De l'air ! et autres nouvelles d'un autre monde 2022

On accouche de la vieille déroute 2024

Ces derniers en lecture gratuite sur
www.altra-livres.ch

